



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 9.

1^{er} SEPTEMBRE 1906.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

XII

Combien naïfs avaient été ceux qui, après le concile de Nicée, s'étaient figuré — l'empereur Constantin tout le premier, sans doute — que le fameux Credo qui en était sorti établirait sur une base solide l'empire de la foi, d'un bout à l'autre de l'Empire. Vacillante, furieusement ballottée, pendant près d'un siècle, entre Arius et Athanase, selon que l'empereur régnant opine

pour l'un ou pour l'autre, l'orthodoxie épiscopale ne sait à quel symbole se vouer.

Les tergiversations commencent dès le règne du dit Constantin lui-même qui, après avoir proscrit Arius et glorifié son rival, rappelle le proscrit et envoie en exil Athanase tombé en disgrâce. Que lui importait, en somme, à cet empereur fantasque ? Quand il invita les évêques à lui fabriquer un christianisme d'état, il s'inquiétait fort peu des positions respectives qu'ils assigneraient au Fils et au Père et ce qui le prouve, c'est qu'au moment de trépasser, il se fit baptiser à tout hasard par un évêque arien. Toujours est-il qu'en constatant que l'Arianisme, bien loin de s'éteindre, prenait une extension inattendue, il rappela Arius et chercha le moyen de réconcilier, si possible, les deux factions qui se partageaient l'Église. Il crut que le plus efficace des moyens à tenter était la suppression pure et simple du mot qui les divisait et en conséquence il proposa d'effacer le mot « consubstantiel » du credo nicéen dont Arius acceptait les autres déclarations. Que ce dernier acceptât cette modification, c'était fort bien, mais Athanase n'était pas de cet avis et il protesta avec une telle fureur, qu'il fut déporté en Gaule, par ordre de l'empereur qui, de plus en plus énervé par ces interminables querelles, décida que la question serait définitivement vidée dans une conférence publique qu'il se chargeait de présider en personne.

Projet superflu ; l'épreuve ne put se faire par suite de raisons majeures. Au moment, en effet, où Arius, au comble de la faveur impériale et populaire, arrivait, porté en triomphe par la foule, dans l'Église épiscopale, il fut frappé de mort subite « par le doigt de Dieu » disent les historiens. Ce fameux doigt de Dieu — peut-on se demander — ne fut-il quelque peu aidé par les acharnés défenseurs de « la même substance ? » Les Ariens ne manquèrent pas de l'insinuer ; mais l'on peut affirmer que si l'attaque d'apoplexie se fût abattue sur Athanase, c'est cette même insinuation qui eût été formulée contre les partisans d'Arius.

La mort de ce dernier fut suivie de près par celle de Constantin, lui-même qui, sentant approcher son heure dernière, eut la malencontreuse idée de partager l'Empire entre ses trois fils survivants et deux neveux qui lui restaient. Trop équitable fut ce partage. Il faut croire que le brave Constantin oublia, dans ce moment d'émotion familiale, comment — avec l'aide de Dieu — il avait traité son beau-père et ses deux beaux-frères, pour éviter les suites regrettables qu'eût amenées le partage de l'État. Mais s'il oublia, ses enfants se souvinrent, si bien qu'usant du procédé d'élimination qu'emploient généralement les héritiers royaux ou impériaux, en pareille occurrence, les trois fils tuèrent les deux neveux manifestement superflus, après quoi, ces mêmes fils regrettant d'être encore au nombre de trois, prirent les dispositions les plus opportunes pour n'être plus que deux. — Famille char-

mante et avisée, à n'en pas douter, mais qui eut le tort de ne pas aller jusqu'au bout dans cette voie de simplification, car deux c'était encore trop, paraît-il, étant donné que ce dualisme d'empereurs, bien qu'ayant duré plus de dix ans — chose à peine croyable — fut le commencement de la division de l'Empire. L'Occident, avec Rome pour capitale, échut à Constant. L'Orient, comprenant la Grèce, garda son empereur Constance (autrement dit Constantius) qui naturellement eut pour séjour Constantinople.

Mais voici que l'hydre des querelles religieuses qu'on aurait pu croire momentanément endormie, ne tarda pas à redresser sa tête sifflante. Constant, le romain, était tout uniment catholique, c'est-à-dire athanasien. Constance, pour faire contre-poids, se déclara arien, sur quoi, son bon frère, dans un sentiment de charité chrétienne, sans doute, n'eut rien de plus pressé que de lui jeter dans les jambes le malencontreux Athanase, véritable brandon de discorde. Le dit Athanase rappelé du fond de la Gaule, fut donc replacé sur son siège d'Alexandrie, où Constance eut la faiblesse de le laisser s'établir.

Quoi de plus naturel, dès lors, que le gâchis redoublât, et Dieu sait s'il profita de l'occasion. A la sourde compétition des deux frères rivaux, s'adjoignit celle des deux orthodoxies, toutes deux « chrétiennes », c'est bien entendu et l'on pourrait presque dire, en employant une image quelque peu bizarre, que c'est à coups de conciles que recommença la guerre. Des armées d'évêques se réclamant tous d'un Saint-Esprit de première catégorie, s'assemblèrent de part et d'autre dans les villes d'Orient et d'Occident et se bombardèrent d'anathèmes.

Représailles inutiles où s'ébauchait, par la force même des choses, le grand schisme inévitable. En face l'un de l'autre, se dressaient les deux évêques des deux capitales, luttant pour la prépondérance sacerdotale. Mais que pouvait le patriarche de Constantinople, nouveau venu dans sa ville sans histoire et sans prestige, contre celui de Rome, déjà pontife en vertu de son prétendu titre de « successeur de saint Pierre », se prévalant, en outre, de l'antiquité de sa métropole illustrée par ses premiers martyrs et maîtresse du pouvoir civil que laissait tomber de ses mains défaillantes un Sénat fantôme, simple épave d'un lointain passé? Quand les barbares viendront s'abattre sur le cadavre de la Rome politique, qui donc trouveront-ils en face d'eux, sinon l'évêque de Rome cachant mal, sous sa mitre épiscopale, la tiare à trois couronnes du futur pape de l'universelle chrétienté?

Et c'est alors, d'autre part, que survint l'une de ces catastrophes inattendues que l'histoire ironique et sereine semble se plaisir à jeter parfois dans l'enchaînement des choses contingentes. Il y avait deux empereurs, or, voici qu'il n'y en a plus qu'un. Constant est assassiné par un de ses officiers, nommé Magnence, qui s'empara du trône. Empereur éphémère, du reste, que

culbuta bien vite Constance, lequel, désormais, comme son père, réunit sur sa tête les couronnes des deux Empires.

Voilà donc tout le monde romain englobé dans l'Arianisme, par l'ordre de l'Empereur d'Orient et d'Occident. Les conciles recommencent. Les Athanasiens se débattent désespérément, mais sans espoir ni succès. Constance tient les évêchés, s'il ne tient pas les évêques, si bien que ceux-ci, expulsés de leurs églises, se mettent à réfléchir, puis reconnaissent que la moins problématique des « substances », théologie à part, est encore la prébende temporelle... ce qui les amène à changer d'orthodoxie. L'évêque de Rome, lui-même, dépossédé de son titre et des émoluments y annexés, s'aperçoit après deux années d'exil, qu'il s'est trompé, qu'il fut arien dès son berceau... Pourquoi, dès lors, ne pas troquer son ancien symbole contre un symbole plus nutritif ? Athanase, lui seul, résista héroïquement et du fond de sa retraite protesta si bien contre son empereur, qu'il traitait de scélérat et d'antechrist, qu'il eut le désagrément de voir sa tête mise à prix, désagrément qu'il esquiva, du reste, puisqu'il mourut plus tard à Alexandrie, comblé de jours et d'honneurs.

Athanasiens et Ariens se valaient bien en somme, ne valant cher ni les uns ni les autres, et ce qui le prouve, c'est que ces derniers, nous parlons des évêques ariens, se voyant protégés par l'empereur qui eut le grave tort de n'en museler aucun, firent massacrer tous leurs compétiteurs, partisans ou amis d'Athanase, perpétrèrent mille horreurs, inventèrent mille supplices auxquels n'échappèrent même pas quelques malheureuses femmes qui, soupçonnées d'être athanasiennes, furent exposées toutes nues aux regards de la populace.

« Les persécutions des chrétiens ariens contre les chrétiens du parti opposé, nous racontent quelques historiens contemporains, ne furent pas moins terribles que celles des païens contre les chrétiens en général. » « En ce temps-là, écrit Ruffin, l'aspect de l'Église était honteux et dégoûtant. Elle n'était plus déchirée par ses ennemis du dehors, mais par ses propres enfants. »

Et c'est alors qu'intervint un intermède de paix relative, due à un empereur païen, celui de tous qu'a le plus haï et calomnié l'Église et qui, cependant, valut mieux que tous les autres ensemble — nous parlons ici de Julien dit l'« apostat ».

Lorsqu'après la mort de Constantin, ses fils, suivant la tradition coutumière, firent massacrer leurs parents, Constance garda provisoirement et à titre de « provision dynastique » deux petits cousins germains, pour continuer sa race, si Dieu — ne faut-il pas se précautionner en vue des décrets de la Providence ? — si Dieu jugeait à propos de le priver de ses frères, ou de ne pas lui donner d'enfants. L'aîné, Gallus, avait douze ans, l'autre,

Julien, en avait six. Constance, toujours prévoyant et bien intentionné, les fit élever pieusement, en vue du salut de leur âme. Aux deux petits cousins, furent donc imposées les observances de tous les saints exercices, sans qu'il en manquât un seul : jeûnes, vigiles et quatre-temps. Ce régime intensif ne fut-il pas l'une des causes de l'ultérieure « apostasie » du jeune Julien gorgé jusqu'à saturation de toutes les mômeries religieuses ? On peut se le demander, sans outrager la vraisemblance.

Constance demeurant privé de rejetons directs, en dépit des années qui se succédaient et s'inquiétant de l'avenir de sa lignée, fit venir les deux frères à Constantinople, les traita en princes du sang, donna pour femme à Gallus l'une de ses sœurs, Alexandra, et le nomma gouverneur général des Gaules. La jeune Alexandra, en femme de pure race impériale et violemment désireuse de s'asseoir tôt ou tard sur un trône, décida son mari à conspirer contre son frère Julien qui la gênait considérablement dans ses beaux rêves d'avenir. Constance jugeant dangereuses ces ambitieuses velléités, coupa le mal dans sa racine et fit décapiter Gallus, l'infortuné mari d'une femme trop versée dans la connaissance des saines traditions dynastiques. Julien, moins ambitieux que sa belle-sœur déçue, n'avait aucune envie d'escalader un trône et montrait plus de goût pour les lettres que pour les prérogatives du pouvoir. Assidu aux écoles de Constantinople, il y eut pour maître principal le païen Libanius dont Constance ne tarda pas à le séparer. Après quoi, ce dernier devenu jaloux de la popularité qu'attirait, sur le trop remarquable élève sa passion pour l'étude, l'exila à Nicomède, puis à Pergame, où Julien fit venir Edénus, élève de Jamblique, l'un des derniers représentants à l'École des Gnostiques païens qu'illustraient Plotin et son disciple Porphyre, tandis que la Gnose chrétienne était enseignée par Origène et Clément d'Alexandrie. Tous ces grands penseurs furent pour la plupart les professeurs de Julien qui, pour compléter ses études, alla trouver Maxime d'Ephèse, autre élève de Jamblique lequel l'initia aux Mystères sacrés.

C'est dans ce milieu d'intellectualité si haute, que vivait et se développait le futur héritier du trône ; mais que d'imprudences accumulées lui faisait commettre son inextinguible désir de s'élever toujours davantage ! Sa vie n'eût tenu qu'à un fil, si Constance avait eu vent de ses incartades scientifiques. Se rendant compte du danger que créaient pour lui de semblables dispositions, le jeune philosophe se fit raser les cheveux, pour conserver sa tête et revint à Nicomède, où il pratiqua le culte des Ariens. « Contrairement à ce que raconte la fable, écrit Libanius, le lion se revêtit de la peau de l'âne. » Mais peu s'en fallut que la peau de l'âne elle-même fût impuissante à conjurer le péril.

Constance qui n'avait pas oublié l'aventure de Gallus et qui, pour tout

de bon, en avait assez de ses gênants petits-cousins, voulut envoyer Julien rejoindre son frère dans le paradis d'Arius ou d'Athanase... ce qu'il eût fait, à n'en pas douter, sans l'intercession de l'impératrice Eusébie qui détourna de ce projet macabre son irascible époux. Le jeune savant fut donc envoyé provisoirement à Athènes, où il poursuivit ses études philosophiques sous la direction de Grégoire de Naziance et de Basile qui, plus tard, furent promus à la dignité de saints.

Au milieu de ces tergiversations, de ces projets et contre-projets qui agitaient l'âme féroce mais heureusement versatile du maître de l'empire, les affaires du dit empire n'allaient pas toujours au gré de ses désirs. De très fâcheuses nouvelles lui arrivaient de temps à autre de la Gaule : armée démoralisée, finances dilapidées, Germains dévastant les frontières, populations en pleine révolte ; tout allait mal, là-bas, aux confins des pays barbares.

Ces inquiétants pronostics furent-ils la cause d'un revirement dans l'esprit de Constance ? Il serait difficile d'en douter. Toujours est-il qu'il rappela Julien de l'espèce d'exil auquel il l'avait condamné, le décréta César, autant dire vice-empereur, lui donna pour femme une autre de ses sœurs, Hélène, et l'expédia en Gaule, muni des pouvoirs les plus étendus. « Au lieu de l'homme d'État et du guerrier qu'il fallait en pareille circonstance, écrit Ammien Marcellin, envoyer là-bas ce jeune homme élève des Muses, nourri dans le giron de Minerve, sous les ombrages de l'Académie, c'était l'exposer à un échec certain, ruiner sa popularité et peut-être l'envoyer à la mort. » Peut-on soupçonner Constance d'avoir caressé la perspective d'une aussi tragique éventualité ?...

Toujours est-il que s'il l'avait fait, ce calcul peu délicat, il dut être prodigieusement déçu. Ne voilà-t-il pas, en effet, que dès son arrivée en Gaule, cet adolescent, ce fils des Muses, s'improvise non seulement administrateur habile, mais encore général expérimenté. D'éclatants succès montrent bientôt de quoi était capable ce jeune César. Les Barbares sont battus en vingt rencontres et la guerre transportée au delà du Rhin. « Ce prince, dit Montesquieu, par sa sagesse, sa conduite, sa valeur et une suite d'actions héroïques, chassa les Barbares au point que la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut. » Chaque année, au retour de ses expéditions, Julien prenait ses quartiers d'hiver dans « sa chère Lutèce » — nom primitif de notre vieux Paris, ainsi que chacun sait — qu'il se plut à embellir et où il habitait dans le fameux palais des Thermes dont il nous est resté de si pittoresques vestiges. Toute la Gaule pendant les cinq années qu'il y resta de 355 à 360, bénit son administration et la douceur de son gouvernement.

Tout était donc pour le mieux aux lointains confins de l'empire, mais là-

bas, trônait Constance et de quelle jalousie féroce ne fut-il pas enflammé, alors qu'il apprit avec quelle rapidité s'était accrue la popularité de ce dangereux délégué. Ne pouvant supporter l'idée qu'un semblable rival se dressait peut-être en face de lui, il voulut lui reprendre cette armée qu'il venait de créer de toutes pièces et lui ordonna de lui renvoyer ses légions.

Lui renvoyer ses légions ! c'était facile à dire — les empereurs ne doutent de rien — mais encore eût-il fallu que les légionnaires y consentissent, or les voilà qui se révoltent et sans plus tarder proclament « Auguste » le pauvre Julien surpris et désolé. C'est en vain qu'il les supplie, les conjure, leur ordonne de se soumettre à la volonté du maître. Les soldats s'insurgent, refusent d'obéir. Lui seul est le chef possible, puisque lui seul est accepté. Ils l'entourent, le somment de rester à leur tête, le menacent enfin... Il faut qu'il règne ou qu'il meure !

Aux lettres désolées que Julien adresse à l'empereur, celui-ci ne répond que par des injures. « Toi que j'ai recueilli quand tu étais orphelin !... » Ce mot monstrueux autant que bête dessille les yeux du prince incriminé. « Ah c'en est trop, s'écrie-t-il; c'est le meurtrier de ma famille qui me reproche maintenant d'être orphelin !... » Et désormais, en révolte, indigné, poussé à bout, il groupe ses légions, pour se défendre tout au moins, sinon pour attaquer.

Il fallait bien, en effet, qu'il se défendît, puisque rassemblant à la hâte ses troupes impériales, Constance se mit en marche pour châtier l'« usurpateur ».

Usurpateur, bien malgré lui, Julien prend forcément la direction de son armée. Il suit les bords du Danube, pénètre en Illyrie et s'arrête pour assiéger Aquilée... lorsqu'il apprend la mort de l'empereur, foudroyé par une fièvre inattendue. Accès de rage, faut-il dire sans doute.

Et voilà le jeune César, seul héritier du trône, qui fait à Constantinople son entrée triomphale. Oui, le voilà maître, ce Julien, et qui plus et mieux que lui eût mérité de l'être, en dépit des scandaleuses calomnies dont l'a poursuivi l'Église ? « Faites pour un instant abstraction de toute question religieuse, dit encore Montesquieu en parlant de lui, cherchez dans l'histoire, vous n'y trouverez, ni avant ni après lui, un prince plus digne de gouverner les hommes. » « C'était, ajoute d'autre part Montaigne, dont l'attestation vient confirmer ce jugement, c'était un très grand homme et rare que cet empereur Julien qui avait son âme vivement teinte des discours de la philosophie auxquels il faisait profession de régler toutes ses actions et de vrai, il n'est aucune sorte de vertu de quoi il n'ait laissé les plus notables exemples. »

Du reste, voyez-le à l'œuvre. Ne commence-t-il pas tout d'abord par proclamer la liberté religieuse et par adjurer les chrétiens de se tolérer les uns

les autres et de ne plus troubler le repos de l'État, s'abstenant, pour sa part, de se mêler aux querelles ineptes et féroces de ces incorrigibles sectaires, de ces coteries d'évêques devant lesquelles il fallait s'incliner, à moins d'être leur chef... et parfois leur complice.

Quoi qu'on ait pu dire de lui, déclarent les historiens les plus sérieux, ce fut un monarque accompli. Il fit une guerre impitoyable à tous les abus, au luxe, à la mollesse. Il réforma toute la maison impériale, en retrancha toutes les prodigalités, toutes les charges inutiles, appliquant les économies qui en résultèrent à l'ensemble du peuple auquel on remit le cinquième de tous les impôts. Ses libéralités étaient sans bornes et l'histoire ne peut lui reprocher ni un acte de cruauté, ni un acte de vengeance.

Toutes les qualités brillantes de l'homme de guerre et du souverain, toutes les forces morales qui nous rendent maître de nous-même, furent manifestées et mises en œuvre par ce platonicien stoïque, issu pourtant d'une race malsaine et né dans un milieu dès longtemps corrompu.

La calomnie cléricale n'a trouvé à lui reprocher que ce qu'elle appelle son « apostasie ». Or, en quoi donc consistait-elle ? Oui, certes, il les a reniés tous ces faux chrétiens dont il connaissait les haines, les violences, les turpitudes... et quel est l'homme à l'âme honnête qui n'eût pas rougi de se commettre avec eux ? Était-ce du christianisme ces ridicules et insolubles débats sur la « *co* ou *non substance* » que renouvelaient à tous propos les évêques vociférants des conciles ? Et les fraudes, les violences, les infamies de ces évêques que nous avons vus à l'œuvre et que nous retrouverons plus loin, était-ce de l'apostolat ? — « En prêchant la tolérance, dit Ammien Marcellin, l'Empereur savait bien ce qu'il faisait, n'ignorant pas que les chrétiens entre eux sont les pires des bêtes féroces. »

Ces appels à la tolérance furent bien inutiles du reste, car les bêtes féroces ne se calmèrent pas. Dans une des lettres qu'il a laissées, Julien s'en plaint en ces termes : « Sous mes prédécesseurs, plusieurs chrétiens ont été chassés, emprisonnés, persécutés. L'on a égorgé une multitude de ceux qu'on appelle *hérétiques*, à Samosate, en Bithynie, en Galatie et autres provinces, où l'on a ruiné des villes entières. Sous mon règne, au contraire, les biens confisqués ont été rendus, ce qui n'a pas empêché les chrétiens de se plaindre de ce qu'il ne leur est plus permis de se massacrer entre eux. »

En supposant même que Julien en ait eu le désir, eût-il pu reprendre en sous-œuvre, pour le rénover en partie, ce christianisme ainsi dénaturé, souillé par ses propres adhérents ? Il les connaissait trop pour essayer de le faire. Peut-être aurait-il voulu emprunter à la religion nouvelle ses principes fondamentaux pour les inculquer aux polythéistes qui ne savaient plus eux-mêmes ce qu'ils croyaient. Tout nous autorise à supposer qu'il rêva de transformer le paganisme, en lui conservant son étiquette, mais en transfusant

dans ses veines la grande formule évangélique : « Charité, Fraternité ». N'y était-il pas tout disposé, ce prétendu apostat qui disait : « Notre sollicitude doit s'étendre jusqu'aux malfaiteurs enfermés dans les cachots », ou bien encore : « Ne refusons pas de faire bénéficier de nos bienfaits même nos ennemis, car ce n'est pas aux mœurs ni au caractère que nous donnons, mais à l'homme lui-même. »

N'était-il pas bien plus chrétien que les farouches christolâtres de son temps, ce dernier fils de la Gnose, né trop tard et mort si tôt?

L'on sait en effet qu'il n'eut pas le temps d'expérimenter son système. Voulant venger l'empire romain des désastres que les Perses lui avaient fait éprouver depuis soixante ans, il organisa une expédition dans ce but. Ses premières armes furent heureuses; il reprit plusieurs villes et s'avança jusqu'à Ctésiphon, mais ne trouvant plus ni vivres pour ses troupes, ni fourrages pour sa cavalerie, dans un pays qu'avaient incendié les ennemis, il fut contraint de battre en retraite et il touchait déjà aux frontières romaines, lorsqu'il tomba mortellement blessé par une flèche... partie l'on ne sait d'où, le 26 juin 363.

C'est à l'âge de trente-deux ans, que périt ce jeune souverain dont le règne eût pu être si glorieux. Il mourut comme Alexandre le Grand, autre jeune conquérant, fauché en plein triomphe, mais d'une tout autre façon. Celui-ci grisé par le succès, perdant la tête dans sa gloire, mourant des suites de ses débauches, après avoir achevé son œuvre; celui-là disparaissant avant d'avoir commencé la sienne — celle qu'à coup sûr il rêvait — mais ayant tout au moins accompli la promesse qu'il s'était faite de prendre Marc-Aurèle pour modèle de conduite. Il employa les quelques heures qui précédèrent sa mort à s'entretenir, avec Maxime d'Ephèse, de la grandeur de l'âme humaine et de ses futures destinées. Ses dernières paroles nous ont été conservées par Ammien Marcellin, témoin de sa vie presque entière.

— « Amis, dit-il à ceux qui entouraient son lit de mort, le temps est venu pour moi de quitter la vie. Ce que la nature me redemande, débiteur de bonne foi, je le lui rends allègrement. Je remercie le « Dieu éternel » de m'enlever de ce monde au milieu d'une course glorieuse. » — Nobles paroles qui nous donnent une idée de la haute philosophie aux inspirations de laquelle avait obéi ce jeune héros, dans les péripéties diverses de sa vie si courte, mais si bien remplie. Ce large monothéisme que n'eût pas renié le grand Origène, lui-même, était trop élevé pour l'époque et cet anachronisme fut la seule faute que purent lui reprocher les siècles postérieurs — faute vénielle, certes et combien glorieuse !

(à suivre).

ED. GRIMARD.

La terre et l'homme dans l'univers

(suite).

Conférence de M. CAMILLE FLAMMARION (1)

(Suite et fin).

« Dans une analyse attentive des régions australes de la voie lactée pour la préparation des cartes de l'Uranométrie argentine, M. Gould avait une tendance à conclure qu'il y a là une ou même plusieurs Voies lactées superposées (2).

« Nous avons déjà signalé plus haut la carte des zones d'Argelander, dans laquelle Proctor a réuni les 324.198 étoiles de ce grand atlas, s'étendant du pôle nord jusqu'à 2° au sud de l'équateur. Ces observations n'atteignent pas la dixième grandeur et s'arrêtent à 9 1/2. Nous voyons par cette carte que la Voie lactée ressort beaucoup moins qu'à l'œil nu. Cet effet est dû à ce que nous ne percevons à l'œil nu que jusqu'à la sixième grandeur et que toutes les étoiles de septième, huitième et neuvième grandeur nous restent invisibles, tandis que dans la Voie lactée leur agglomération plus serrée influence notre rétine. Ces étoiles d'Argelander ne suffisent pas d'ailleurs à la production de la lumière lactée, et il s'y ajoute des étoiles encore plus faibles, de dixième grandeur et au-dessous.

« De persévérants chercheurs, Plassman (3), Stratonoff (4), Kapteyn (5), Easton (6) ont spécialement creusé cette question des petites étoiles de la Voie lactée. Leurs recherches s'accordent pour montrer que cette lueur est due principalement à des étoiles inférieures à la dixième grandeur, et il en est de même de l'examen des photographies admirables de ces régions dues à MM. Wolf et Barnard. M. Easton a construit une carte isophotique de la Voie lactée plus minutieuse encore que celle de Houzeau, dans laquelle les intensités sont représentées par six teintes graduelles et déterminées par la photographie (7). Le résultat de cette représentation est qu'il y a là des accumulations d'étoiles ayant entre elles une certaine cohérence, non éparpillées dans l'espace et très éloignées de nous, mon-

(1) Voir *Revue* d'août, pages 459 et suivantes.

(2) *Uranometria Argentina*, 1879, page 381.

(3) *Mitteilungen d. Verein f. Freunde der Astronomie*, 1893; *Himmelskunde*, 1893.

(4) *Public. Observ. Taschkent II*, 1900.

(5) *Public. Astr. Labor. Groningen*, 8.

(6) *La distribution de la lumière galactique*. Amsterdam, 1903.

(7) Nous avons essayé en vain de reproduire cette belle carte par la photogravure : elle est bleue et ne donne aucune impression.

« trant que ce n'est pas là un système annulaire, mais une série de couches
 « d'étoiles plus ou moins irrégulièrement condensées. La plus grande accu-
 « mulation se trouve dans le Cygne, dans les deux branches, qui seraient à
 « des distances différentes, ce qui n'exclut pas la possibilité que des groupes
 « isolés se projettent sur les branches, lesquelles peuvent se composer d'une
 « série d'amas plus ou moins intimement liés entre eux. Il y aurait, dans les
 « environs de γ du Cygne, une énorme agglomération stellaire, centre de
 « courants d'amas, dont le plus important se rapproche du Soleil dans
 « Céphée, puis se recourbe à travers Cassiopée en s'éloignant de plus en
 « plus pour former la branche de l'Aigle et nous entourer par l'hémisphère
 « austral.

« Pour M. Stratonoff, la Voie lactée, du moins dans ses parties les plus
 « rapprochées de nous, est une agglomération de grandes condensations
 « de nuées stellaires, se touchant mutuellement, entrant l'une dans l'autre,
 « et distribuées le long de la galaxie. Le Soleil fait partie de la première
 « condensation qui, d'ailleurs serait formée d'un certain nombre de conden-
 « sations différentes.

« La complication paraît plus grande encore à M. Backhouse (1) qui a fait
 « une longue étude de la Voie lactée dans les deux hémisphères et pour
 « lequel les spéculations précédentes restent insuffisantes. Cet astronome
 « est porté à croire qu'une certaine matière nébuleuse, à divers états de
 « luminosité, et même obscure, entre pour une partie dans les effets obser-
 « vés, notamment en ce qui concerne les régions sombres ou « sacs à char-
 « bon » dont l'un est remarquable entre ϵ du Cygne et γ du Dauphin. »

Il m'a semblé qu'il était indispensable de comparer tous ces travaux pour
 acquérir une connaissance aussi approchée que possible de la structure de
 l'univers visible. Mais il me semble aussi que l'observation directe est encore
 celle qui peut le mieux nous instruire ici, et que l'examen attentif de la Voie
 lactée par une nuit d'été bien obscure nous donne la meilleure impression
 de la réalité. Éclairés par les discussions précédentes, nous distinguons dans
 cette vaste ceinture céleste des agglomérations très diverses en densité stel-
 laire comme en étendue, et nous sentons que loin d'être un système régu-
 lier comparable, par exemple, au système solaire ou aux systèmes de diffé-
 rents ordres imaginés par Lambert, la Voie lactée est une image de pers-
 pective formée par la superposition d'une multitude innombrable d'amas
 stellaires disséminés à d'immenses distances, dans un plan principal.

Cette conclusion est renforcée par le fait que presque tous les amas
 d'étoiles, au lieu de se voir dans toutes les directions, se trouvent précisé-
 ment dans le plan de la Voie lactée.

(1) Publications of West Hendon House Observatory. Sunderland, 1902.

Il est extrêmement remarquable que les amas d'étoiles s'accumulent justement dans le plan de la Voie lactée, tandis que les nébuleuses semblent fuir ce plan et s'accumuler dans un sens perpendiculaire. Plus il y a d'étoiles, plus il y a d'amas stellaires. Moins il y a d'étoiles, au contraire, et plus il y a de nébuleuses. C'est ce que William Herschel avait déjà remarqué, lorsque, dans ses jauges du ciel, le nombre des étoiles devenant rare, il disait à sa sœur, son secrétaire : « Préparez-vous à écrire, les nébuleuses vont arriver. »

Dès le milieu du siècle dernier, William Struve avait signalé, d'après les travaux de William Herschel d'ailleurs, cette prédominance des amas d'étoiles dans la Voie lactée et l'éloignement contraire des nébuleuses. « En réunissant, dit-il, les amas trouvés par Herschel, et en considérant les amas dits voisins de la Voie lactée comme lui appartenant, nous avons un nombre total de 263 amas, dont 225 dans la Voie lactée et 38 en dehors. En lui supposant une largeur moyenne de 10 degrés, elle prend dans son étendue totale, visible à Slough, un douzième de la voûte céleste et un neuvième de la partie du firmament visible pour Herschel. Nous apprenons donc par là que la Voie lactée est 54 fois plus riche en amas d'étoiles que les autres parties du ciel. Il faut donc la regarder comme une collection immense d'amas d'étoiles très irrégulièrement condensés. Mais, en même temps, elle est pauvre en nébuleuses non résolubles, et ce sont précisément les régions voisines de l'un des pôles de ce cercle, dans les constellations de la Vierge et de la Chevelure, où ces nébuleuses se trouvent en abondance. Cette circonstance remarquable me paraît parler le plus directement pour l'hétérogénéité des amas d'étoiles et des nébuleuses (1). »

Les catalogues de William Herschel contiennent environ deux mille nébuleuses. En 1864, sir John Herschel publia son catalogue général, augmenté des découvertes faites par lui dans l'hémisphère austral, renfermant 5079 nébuleuses, et, en 1888, nous avons eu le catalogue de Dreyer, en renfermant 7840, ensuite un supplément de 1529 nouvelles, et depuis, de nouvelles découvertes qui portent ce nombre au delà de 10.000, tant nébuleuses qu'amas d'étoiles (2). La distribution des nébuleuses dans l'espace a été étudiée et discutée par Cleveland Abbe en 1867 (3), puis par Proctor en 1869 (4), et exposée sur des cartes spéciales. Ces représentations de Proctor sont nombreuses dans ses ouvrages et fort instructives. L'une des meilleures (quoique la Voie lactée boréale laisse à désirer) est la double carte sur laquelle Sidney Waters a montré cette distribution des amas d'étoiles et

(1) *Études d'Astronomie stellaire*, 1847, p. 40 et note 57.

(2) *Mémoires of the R. A. S.*, 1888.

(3) *Monthly Notices*.

(4) *Id.*

des nébuleuses (fig. 8-9), si remarquablement contraire (1). Le système de la Voie lactée et les amas d'étoiles forment un même ensemble (2).

Les photographies de Barnard aux Observatoires de Lick et de Yerkes, celles de Wolf à Heidelberg, les recherches de Newcomb sur le nombre et la lumière des étoiles, pourraient être examinées ici comme documents complémentaires des faits généraux qui viennent d'être exposés ; mais nous devons nous limiter à l'essentiel, et l'ensemble qui précède suffit, me semble-t-il, pour nous permettre de fixer nos idées sur la structure de l'univers visible, au moins comme répondant provisoirement à l'état actuel de nos connaissances.

Voici les déductions qui nous paraissent le mieux fondées :

Nous devons considérer les *étoiles*, les *amas* (4) et la *Voie lactée* comme formant une immense agglomération générale, très hétérogène.

La forme de cet univers stellaire nous est inconnue. Toutefois, nous pouvons l'assimiler à une sphère irrégulière, aplatie, dont la Voie lactée marquerait l'équateur.

Le diamètre équatorial est beaucoup plus grand que le diamètre polaire.

Les amas d'étoiles, et les étoiles elles-mêmes, sont disséminés principalement dans le plan équatorial et dans les plans voisins.

Il n'en est pas de même des nébuleuses irrésolubles ou gazeuses : celles-ci se montrent de part et d'autre de la Voie lactée, s'éloignant vers ses deux pôles et dans les régions circompolaires, surtout celles au spectre continu du type de la nébuleuse d'Andromède.

Devons-nous en conclure, avec plusieurs astronomes (5), qu'elles ne font pas partie de notre univers et admettre la coexistence de deux principes distincts, « un principe nébuleux et un principe sidéral » ? Devons-nous penser que les nébuleuses sont extérieures et étrangères à notre groupe stellaire ? Cette conclusion ne me paraît pas fondée, car les nébuleuses se montrent aux deux côtés du plan de la Voie lactée, et vont en se condensant à peu près symétriquement vers la direction de ses pôles, contrairement à la densité des étoiles. Cette distribution si remarquable n'est pas accidentelle. Nous devons les considérer comme faisant partie de notre univers, ainsi que tout ce que nous connaissons, ou à peu près.

Les faits se présentent comme si les forces qui ont présidé à l'évolution

(1) PROCTOR ET RANYARD, *Old and New Astronomy*, 1892, p. 728-729.

(2) La coïncidence si caractéristique des amas d'étoiles avec la Voie lactée se juge mieux encore, peut-être, sur la carte 23 du bel Atlas de Stratonoff (Tachkent, 1901).

(3) Dans ces deux cartes (8 et 9), les amas d'étoiles sont représentés par de petits carrés et les nébuleuses par des points ronds.

(4) Les amas *globulaires* font une sorte d'exception. Un tiers se trouvent réunis entre le Scorpion et Ophiuchus (19 h. et 26°), tandis qu'il n'y en a aucun dans la région opposée.

(5) W. STRUVE, *Études d'Astronomie stellaire*; ANDRÉ, *Traité d'Astronomie stellaire*.

générale de notre univers sidéral s'étaient exercées avec plus d'intensité et plus d'activité dans la zone équatoriale que dans les zones éloignées, qui seraient restées en retard, moins denses en étoiles actuelles ou futures, plus froides et pour ainsi dire endormies (C'est un peu le cas du Soleil, dans lequel les taches se montrent principalement de part et d'autre de l'équateur). Tout est plus avancé dans cette zone équatoriale stellaire que vers ses pôles. Notre soleil lui-même y est en son été. Les étoiles rouges y sont agglomérées (1).

Ces nébuleuses nous présentent peut-être la matière sidérale antérieure à la formation des éléments prétendus simples : les quatre raies brillantes de longueurs d'onde 4341, 4861, 4957 et 5004, qui caractérisent leurs spectres, ne peuvent être identifiées avec certitude avec celles d'aucune substance connue sur la Terre, et jusqu'à nouvel informé, cette matière a été nommée *nebulum*. L'élément dont ces raies se rapprochent le plus pourrait bien être l'hydrogène, le plus simple de tous. Selon toute probabilité, cette matière est encore en son état primitif. Ces nébuleuses deviendront-elles des étoiles? Nous pouvons le penser, non seulement parce que la transformation des nébuleuses en soleils et en systèmes planétaires explique assez bien la genèse de l'univers, mais encore parce que nous voyons la matière nébuleuse associée aux amas d'étoiles et à leur évolution, dans les Pléiades, dans la nébuleuse d'Orion, et en d'autres exemples.

D'ailleurs, les belles découvertes de M. Barnard nous montrent que la matière nébuleuse est encore très répandue dans l'univers sidéral.

Dans cet ensemble, notre soleil n'a aucune situation prépondérante. Il n'est pas plus au centre que son voisin α du Centaure (qui plane à 41 trillions de kilomètres d'ici), ou que notre autre voisine la 61^e du Cygne (qui plane à 69 trillions), ou que la plupart des étoiles dont la parallaxe a pu être déterminée. Prétendre que nous sommes le centre et le but de l'univers équivaut au raisonnement d'un habitant du n° 172 de la rue de Rivoli qui s'imaginerait être le centre de Paris et le but de la construction de cette capitale. Tous les habitants de ce quartier auraient le même prétexte à la même illusion.

Il y a plus. Tout en indiquant pour notre perspective une structure de l'univers visible, la Voie lactée ne représente pas cependant un plan absolu comprenant notre soleil, car des astres très importants brillent non dans la zone centrale, mais sur les bords. Considérons les trente étoiles les plus brillantes du ciel, avec leur valeur photométrique (Aldébaran prise pour unité).

(1) Une carte des étoiles rouges que j'ai construite en 1877, et qui est restée inédite, montre que ces étoiles sont distribuées en général le long de la Voie lactée, ce qui indique également une évolution plus avancée.

Étoiles les plus brillantes du ciel

SIRIUS (— 1,4)	BÉTELGEUSE (0,9) var.	ε GRAND CHIEN (1,5)
CANOPUS (— 0,8)	ALTAÏR (0,9)	β CROIX DU SUD (1,6)
CAPELLA (0,1)	α CROIX DU SUD (0,9)	γ ORION (1,7)
ARCTURUS (0,2)	ALDÉBARAN (1,0)	β TAUREAU (1,8)
VÉGA (0,2)	L'ÉPI (1,1)	ε ORION (1,8)
α CENTAURE (0,2)	ANTARÈS (1,2)	α GRUE (1,9)
RIGEL (0,3)	POLLUX (1,2)	CASTOR (1,9)
ACHERNAR (0,4)	RÉGULUS (1,3)	α PERSÉE (1,9)
PROCYON (0,5)	FOMALHAUT (1,3)	ζ ORION (1,9)
β CENTAURE (0,7)	DENEΒ (1,4)	δ GRAND CHIEN (1,9)

Ces trente étoiles peuvent être considérées comme les plus importantes de celles que nous voyons de la Terre, dans tous les cas comme les plus lumineuses intrinsèquement, car leur éclat ne provient pas de leur rapprochement; plusieurs comme Canopus, Rigel, Achernar, Bételgeuse, Antares, Deneb, etc., n'offrant aucune parallaxe ni aucun mouvement propre sensibles. Or, il est remarquable que si cinq d'entre elles (α et β Centaure, α de la Croix, Deneb et α Persée) brillent en pleine Voie lactée, huit autres brillent *juste sur les bords* : Sirius, Capella, Altaïr, Antares, β de la Croix, ε et ζ du Grand Chien, ainsi que β Taureau. Des dix-sept restantes, plusieurs en sont peu éloignées, telles que Procyon à l'Ouest, Bételgeuse et Aldébaran à l'Est, ou Véga plus proche encore, ou Canopus, ou même Castor et Pollux, ainsi que les étoiles d'Orion. Tous ces soleils sont voisins de la Voie lactée. Seuls en sont écartés Arcturus, Achernar, l'Épi, Régulus, Fomalhaut et α Grue.

Ainsi, les étoiles brillantes font également partie du système général de la Voie lactée. Mais notre Soleil n'y occupe pas une place prépondérante. Toutes les étoiles que nous venons de nommer peuvent d'ailleurs être considérées comme plus importantes que notre Soleil, car à leurs distances cet astre serait une étoile de 2°, 3°, 4°, 5°, 6° grandeur et au-dessous. Vu de Canopus ou de Rigel; notre éblouissant foyer serait un point imperceptible à l'œil nu; leurs parallaxes ont été trouvées nulles. Canopus surpasse de plus de dix mille fois notre Soleil en éclat; Arcturus de huit mille.

Le raisonnement du savant naturaliste s'appliquerait tout aussi bien aux étoiles voisines de celle dont les rayons nous ensoleillent, à l'étoile α du Centaure, par exemple, ou à la 61^e du Cygne, toutes deux, comme nous, dans le plan galactique. Notre Soleil ne diffère de ces deux voisins que par son humilité. Le premier a, de plus, l'avantage d'être un splendide système binaire, et sa masse surpasse de plus de deux fois celle du Soleil; nous ne connaissons pas les planètes qui peuvent circuler autour de l'un ou l'autre de ces deux soleils jumeaux, dont la révolution mutuelle est de près d'un siècle, et leur invisibilité n'a rien qui puisse nous surprendre, puisque si

notre Soleil était vu d'alpha du Centaure, Jupiter serait une étoile de 24^e grandeur, serrée à 5" seulement du Soleil qui, lui-même, ne serait qu'une brillante étoile de seconde grandeur. La 61^e du Cygne est également un système double, animé d'un mouvement propre très rapide. Le même raisonnement serait applicable à Sirius, attendu que vue de cette radieuse étoile (la plus brillante de tout notre ciel) la Voie lactée se présente également sous l'aspect d'une couronne faisant le tour du firmament, et que Sirius n'est pas moins au centre que nous, la distance de neuf années de lumière qui nous en sépare étant, elle aussi, assez insignifiante relativement à celle des confins de la Voie lactée, qui semble devoir être représentée par au moins 10.000 ans de voyage de la lumière.

Et puis, si notre Soleil était actuellement au centre du système stellaire, il n'y resterait pas. M. Wallace oublie les mouvements formidables qui emportent chaque atome sidéral dans le tourbillon infini. Notre système solaire s'envole à grande vitesse (1) vers la constellation d'Hercule et franchit en 65.000 ans une distance égale à celle qui nous sépare de l'étoile α du Centaure. Ce n'est là qu'un instant dans l'histoire de l'univers. Pour les géologues, vingt millions d'années représentent une période qui n'est pas extrêmement longue : en admettant que le mouvement du Soleil s'effectue en ligne droite (plus ou moins), cette période suffirait pour nous transporter aux confins de la Voie lactée.

La thèse de M. Wallace est donc dépourvue de base astronomique. La Voie lactée ne forme pas un système régulier : c'est une agglomération de nuées d'étoiles. Dans cette agglomération, notre Soleil n'est ni prépondérant ni central. Cette thèse serait peut-être excusable chez un habitant du système de Sirius, ou de Capella, ou d'Antarès. Elle ne l'est point pour un indigène de notre modeste hameau. S'il y avait un soleil central, et si c'était le nôtre, l'illusion serait permise. Mais il n'y a rien de pareil. Le système solaire est une monarchie, avec le Soleil pour roi ; le système stellaire est une république, une fédération, sans autorité dominante.

Pour essayer de nous rendre compte du nombre des étoiles de notre univers — sans nous préoccuper de l'espace infini et des autres univers possibles — nous pouvons faire avec lord Kelvin (2) le raisonnement suivant : Supposons une sphère de rayon $3,09 \times 10^{16}$ kilomètres (c'est la distance à laquelle une étoile aurait une parallaxe de 0",001) contenant, uniformément distribuée, une quantité de matière égale à mille millions de fois la masse du Soleil. La vitesse acquise par un corps placé originairement en repos à la surface de cette sphère serait d'environ 20 kilomètres par seconde au bout

(1) Probablement 18 kil. et demi par seconde, vers AR = 273°,6 et D = + 29°,5.

(2) *On the Clustering of Gravitational Matter in and part of the Universe. The Observatory*, nov. 1901.

de cinq millions d'années, et de 108 kilomètres par seconde au bout de vingt-cinq millions d'années, en admettant que l'accélération reste constante pendant un aussi long espace de temps. Or, ces nombres sont de l'ordre des vitesses mesurées dans les mouvements des étoiles. Si au lieu de mille millions de soleils dans cette sphère nous en supposons dix fois plus, les vitesses qui en résulteraient seraient beaucoup plus grandes que celles que l'on observe, de sorte que la première supposition peut être regardée comme approchée de la réalité.

Admettons-le, ce milliard d'étoiles, et remarquons que ce nombre paraît un maximum relativement aux indications de l'observation télescopique et même de la photographie, malgré les plaques blanches des expositions de longue durée; admettons-le à cause de son accord avec les mouvements propres. Prouverait-il que ce milliard existe seul dans l'infini, et que, par exemple, il n'y a pas un second milliard à un million de fois la parallaxe précédente, et un troisième, et un quatrième, et cent, et mille milliards d'univers analogues ou autres? En aucune façon.

Les univers, d'ailleurs, pourraient être séparés les uns des autres par des espaces absolument vides, dépourvus d'éther, et invisibles les uns pour les autres.

Il semble même que nous connaissions déjà des étoiles qui n'appartiennent pas à notre univers sidéral. Je citerai, par exemple, avec Newcomb, l'étoile 1830 Groombridge, la plus rapide dont le mouvement ait été déterminé. Ce mouvement est évalué à 320.000 mètres par seconde, et la force attractive de notre univers entier ne peut pas avoir déterminé cette vitesse, à moins de supposer des communications d'énergie dues à des passages de l'étoile dans le voisinage immédiat de masses considérables (dirigées juste dans un sens périastral). Selon toute probabilité, cette étoile vient du dehors et traverse notre univers comme un projectile.

On en pourrait dire autant, sans doute, de l'étoile 9352 du catalogue de Lacaille, d'Arcturus et de μ Cassiopée.

Jusqu'à présent, les mouvements propres ne suffisent pas pour expliquer ni l'aspect apparent du ciel étoilé ni la prépondérance de la voie lactée. Des étoiles très éloignées les unes des autres sont emportées par un mouvement propre commun. Les systèmes stellaires que j'ai découverts il y a longtemps déjà (1) montrent avec évidence ces associations. Ma carte générale des mouvements propres (2) établit cette diversité des systèmes stellaires dans notre immense république sidérale.

Ainsi donc, la supposition que notre Soleil est au centre de l'univers sidé-

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1877.

(2) *Grand Atlas Céleste*, 1877.

ral est une erreur. La supposition qu'il en est l'astre prépondérant est une autre erreur. L'idée plus bizarre encore soutenue par M. Wallace que ce Soleil central aurait pour seule fonction d'éclairer notre petite planète et d'assurer la vie à sa surface est plus insoutenable encore, ainsi que celle de prétendre que les conditions de la vie appartiennent à la Terre seule. Il est surprenant qu'un aussi vaste esprit que celui du savant naturaliste anglais s'enferme dans un horizon aussi étroit. C'est un étonnement de voir cet homme éminent, dont les théories sur l'évolution réclament l'action du temps comme principal facteur dans la succession des espèces terrestres, avoir oublié ici d'appliquer le même principe aux autres mondes, par exemple à Jupiter, le monde de l'avenir dans notre système. *Notre* époque actuelle n'a pas d'importance spéciale. De quel droit supposer, d'autre part, que les limites de notre savoir représentent les limites de la puissance de la nature ? Nous avons tous les jours les preuves du contraire. La tentative de M. Wallace est de rétrécir notre horizon et de nous ramener au temps de Ptolémée, dans la prison d'un firmament inutile. La grandeur de l'astronomie moderne est, au contraire, de faire s'envoler en éclats toutes les barrières, car notre science n'est qu'une ombre en face de la réalité.

Le développement exigé par l'étude astronomique précédente m'interdit d'entreprendre ici toute discussion sur *les conditions de la Vie* et de montrer que la chimie terrestre n'enferme pas nécessairement le cercle vital universel. Limiter l'œuvre de la nature à la sphère de nos connaissances, c'est faire un raisonnement singulièrement puéril. Autrefois, nos pères considéraient les quatre éléments : « la terre, l'eau, l'air et le feu » comme le principe de tout, et voyaient en eux la substance essentielle et nécessaire. Que de divagations solennelles ne peut-on lire à ce propos ! Aujourd'hui, nous affirmons la nécessité du carbone pour la constitution des organismes vivants. Mais personne ne sait ce que c'est que le carbone. Nos successeurs, à leur tour, souriront de nos affirmations, et sans doute les habitants des systèmes de Rigel et de Deneb, étoiles caractérisées par les raies du titane et de la silice, ne comprendraient-ils rien à la prétendue nécessité du carbone. Mais il est presque inutile de discuter ici les conditions de la vie terrestre, puisque notre planète n'a point la place centrale et finale que M. Wallace a essayé de lui attribuer. Puisque la thèse soutenue est inexacte, ses prétendues conséquences sont nulles. Nous ne pouvons cependant les passer sous silence.

LES CONDITIONS DE LA VIE

Le but de M. Wallace est d'arriver à faire croire que notre planète est le seul monde habitable ; et tel est, en effet, l'objet de sa dernière démonstration. Il pose en principe l'unité de composition chimique de l'Univers et,

comme conséquence, déclare que partout où la vie pourrait exister, elle doit fatalement être organisée sur les mêmes bases fondamentales que chez nous. D'après le naturaliste d'outre-Manche, pour qu'un monde soit habité, il faut qu'il soit non seulement analogue, mais *identique* à celui que nous habitons :

« 1^o Distance du Soleil convenable pour la température du sol, l'évaporation de l'eau des mers, les nuages et les pluies ;

« 2^o Une atmosphère d'étendue et de densité suffisantes pour la circulation générale telle qu'elle est ici ;

« 3^o Des mers et des marées, par conséquent une lune pour les produire. Sans marées, pas d'êtres supérieurs ;

« 4^o Que les mers soient très profondes et que la quantité d'eau représente treize fois celle du relief du sol ;

« 5^o Enfin, de la poussière. Sans poussière, pas de nuage pluvieux. Les déserts sont donc également nécessaires, ainsi que les volcans, pour répandre de la poussière dans l'atmosphère et permettre à chaque molécule de vapeur d'eau de se condenser autour d'un petit grain. »

Étant supposées ces cinq conditions inéluctables, on conçoit que M. Wallace ne trouve pas facilement un second monde identique au nôtre. Dans notre système solaire, la Terre est seule à la distance convenable, évidemment. Les autres planètes sont trop près ou trop loin du Soleil. Pour les autres systèmes, on ne sait pas ; mais ce serait bien juste qu'il y eût précisément une autre situation calorifique identique. L'atmosphère de Mars n'est pas assez dense pour une respiration confortable. Vénus est inhabitable puisqu'elle manque de lune. Quant à la poussière, il y en aurait peut-être trop sur Mars, mais il n'y en a évidemment pas assez sur Jupiter. Pourtant, Jupiter a certainement des nuages, et beaucoup. Il faut croire que l'éminent naturaliste ne l'a jamais regardé.

Les arguments de M. Wallace sont plus ou moins originaux ; mais son raisonnement est vieux comme le monde ; c'est toujours le même : ou nous ressembler, ou ne pas exister. Ces singuliers biologistes ne conçoivent la vie que dans l'identité. Je n'ai jamais pu m'empêcher de comparer leur raisonnement — toute révérence gardée — à celui que les poissons pourraient avoir en leurs gîtes transparents. Vous voyez d'ici deux goujons apercevant un pêcheur à la ligne. « Tiens ! un poisson hors de l'eau ! C'est impossible. » — « Assurément, pense l'autre, mais pourtant il me semble... » Si ces habitants des eaux sont tout à fait ignorants, ils arriveront peut-être à admettre l'existence réelle du pêcheur. Mais si nous leur supposons, par hypothèse, une instruction scientifique réelle, plus ils étudieront les conditions vitales de l'être hors de l'eau et moins ils les admettront. Sans avoir même le grade de docteurs ès-sciences, ils seront assez forts pour être convaincus de l'im-

possibilité de la vie hors de leur élément. Et ils iront même jusqu'aux nuances de détail exposées par le Dr Wallace si, par exemple, ils voient arriver dans leurs parages un petit saumon remontant la rivière. « D'où vient-il ? » — « De l'eau salée, » répond son voisin. — « De l'eau salée ? Impossible. On ne peut vivre que dans l'eau douce. » Et si le saumon leur parlait de la mer, ils n'auraient pas la sottise d'y croire, car *ils savent* par tradition que l'eau salée n'est pas habitable.

N'est-ce pas là, Messieurs, le raisonnement des citoyens de notre planète prenant leur horizon pour les bornes du monde ?

Et, d'autre part, n'est-ce pas nous croire bien parfaits que de supposer ainsi que les habitants des autres mondes doivent nous ressembler ou ne pas exister ? On a pensé, on a écrit, que Dieu avait créé l'homme à son image ! La vanité naturelle y aidant un peu, on l'a cru. Et, lorsque l'homme a voulu représenter Dieu, il n'a rien pu imaginer de mieux que de lui rendre la pareille et d'en faire un Homme. Un philosophe grec a ajouté, d'ailleurs, que si les bœufs pouvaient avoir une idée de Dieu, ils le considéreraient évidemment, eux aussi, comme un être semblable à eux, comme un grand bœuf. Tout cela n'est-il pas un peu enfantin ? Oh ! si nous étions admirablement réussis — ce qui devrait être, vraiment, s'il n'y avait qu'un seul monde — ce serait peut-être excusable. Mais que l'humanité se contemple, et qu'elle juge elle-même de sa perfection ! Que tous les habitants des myriades de mondes qui se succèdent dans l'étendue des cieux soient pareils à nous ! Ne trouvez-vous pas là une certaine audace, sinon une ironie majeure ? Car enfin, Messieurs, cette race humaine n'est-elle pas encore un peu grossière, disons le mot, un peu animale ? La première condition de la vie n'est-elle pas de... manger, et l'organe le plus essentiel à l'entretien de la vie n'est-il pas... le tube digestif ? Il n'y a pas là de quoi être fiers. Et j'avoue, pour ma part, ne pas voir nécessairement dans les populations du ciel entier une mangeaille et une tuerie perpétuelles...

Non, Messieurs, la variété est infinie dans les champs étoilés, comme dans les prairies de la Terre. De plus, nous pouvons, nous devons saluer dans la Vie le but même de l'existence des choses, but perpétuellement atteint sur le Globe, notre seul champ possible d'expérience et d'observation. Oui, la Vie apparaît comme un loi inéluctable, comme une force impérieuse à laquelle tout obéit, comme le résultat même de l'association des atomes. La Terre se montre à notre étude comme une coupe trop étroite débordant de toutes parts. Du fond des eaux, des vallées et des montagnes, du manteau de végétation qui tapisse le sol, de l'humus des champs et des bois, de l'air que nous respirons, s'élève un bruissement immense, prodigieux, perpétuel. Écoutons ! C'est la grande voix de la nature, faite de toutes les voix inconnues et mystérieuses qui nous parlent sans cesse, voix des flots de la

mer, voix du vent dans la forêt, voix des airs et des eaux, voix des trois cent mille espèces d'insectes qui emplissent tout et qui de la surface de notre planète font un monde fantastiquement vivant, entretenu par la force en apparence aveugle de l'Instinct. Une goutte d'eau renferme des milliers d'êtres, parmi lesquels nous ne pouvons pas ne pas remarquer les 215 familles d'infusoires décrites sous le microscope du naturaliste Ehrenbergh, si variées dans leurs formes bizarres, et si prodigieusement fécondes qu'un seul rotifère peut produire seize millions d'êtres en deux semaines. Un gramme de poussière des rues de Paris renferme 130.000 bactéries. Les micro-organismes ne se rencontrent pas seulement dans l'air et dans les eaux, ils fourmillent encore dans la terre végétale où ils jouent un rôle de la plus grande importance. Récemment Kramer en a compté jusqu'à 650.000 par gramme. Fouillons le sol dans un jardin, dans un champ, dans une prairie, nous trouvons des vers occupés à fabriquer du limon assimilable. Soulevons une pierre dans un chemin creux, nous mettons au jour toute une population grouillante. Parcourons un domaine, nous rencontrons des fourmilières, des monticules de taupes, nous faisons fuir des lézards qui folâtraient au soleil, nous entendons les oiseaux gazouillant près des nids, nous sommes enveloppés de bourdonnements d'insectes, des nuées de moucherons voltigent au soleil, et, le soir, quand tout le concert diurne semble s'apaiser, c'est le chant du grillon solitaire et craintif, ou le coassement de la grenouille, ou la petite cloche du crapaud, tandis que le ver luisant, étoile terrestre, s'allume dans l'herbe épaisse. Partout la Vie, répandue en germes innombrables, se perpétuant même en parasites au détriment d'elle-même, imposée par une reproduction sans arrêt ni trêve, et cela dans tous les siècles, les pierres mêmes dont nous bâtissons nos habitations étant pleines de fossiles si prodigieusement multipliés qu'un gramme de ces pierres renferme parfois des millions de carapaces de coquilles ! Qui n'a admiré au microscope les splendides rosaces des diatomées, dont chacune pèse à peine un millionième de milligramme, et qui nous offrent une perfection de construction supérieure à celle de nos plus belles rosaces de cathédrales ?

Et c'est devant ce spectacle de la Vie immense, prodigieuse, formidable de notre atome terrestre, malgré ses imperfections planétaires, ses saisons absurdes, ses cyclones dévastateurs, ses tremblements de terre, ses volcans homicides, son atmosphère non nutritive, et toutes ses déplorables conditions biologiques, que l'on voudrait nier l'existence de la vie et de la pensée dans les sphères splendides de l'infini ! C'est nier le Soleil, c'est nier la Lumière !

Avouons plutôt que si notre misérable globule est habité, c'est parce que la Nature n'a pas pu faire autrement, c'est parce que la Vie est une loi universelle.

Résumons-nous, Messieurs. Le résultat de cet examen, dans lequel je vous remercie de m'avoir suivi avec tant de bienveillance, est que notre planète n'a aucune supériorité marquée dans notre système solaire; que notre Soleil n'occupe aucune place prépondérante dans l'agglomération de millions et de millions de soleils qui constitue notre univers sidéral; que cet univers sidéral, quelle que soit son immensité, n'est qu'un point au sein de l'infini sans bornes; qu'il n'y a aucune raison pour que des milliards d'autres univers n'existent pas, plus vastes et plus merveilleux encore que celui que nous connaissons; et que toutes nos conceptions sur la vie, sur la nature, sur l'espace et sur l'éternité ne sont que des impressions de têtes de libellules flottant dans un rayon de soleil. Nous vivons dans le relatif et dans l'*Inconnu*, et nous voyons se dissoudre la trame aérienne de nos existences au sein d'un ABSOLU, SANS LIMITES, SANS COMMENCEMENT ET SANS FIN. Le monde matériel est partout au vestibule des cieux.

LE MÉDIUM MILLER

Personne ne devait le voir. Il ne devait donner aucune séance. On savait seulement qu'il était arrivé en France venant de San-Francisco et qu'en débarquant il avait appris la terrible catastrophe qui avait ruiné la belle cité californienne par les tremblements de terre, par le feu et même par les vagues de l'Océan. On disait: « Miller est arrivé, Miller est à Paris, à Nancy, à Naples, à Rome, voire en Allemagne. »

Un médium peut avoir le don d'ubiquité; mais être à la fois en tant d'endroits... la chose était impossible.

A la *Revue spirite* nous pensions: Miller viendra puisqu'il s'y est fait adresser sa correspondance.

Quel ne fut pas notre étonnement d'entendre dire un jour « Miller est bien à Paris. Miller donne des séances. »

— « C'est un fait dont vous me permettrez de douter, dit au porteur de nouvelles le colonel de Rochas qui était en ce moment au bureau de la *Revue*, Miller sait que je l'attends, que j'ai sacrifié plusieurs projets pour le rencontrer... Il m'est impossible de supposer qu'il cherche à m'éviter. »

Le fait était pourtant exact. Miller avait donné une séance le 20 juillet rue du Bac, 23, chez M. et M^{me} Letort, en présence de quinze spectateurs et l'un de nos amis, qui avait rencontré M. Gabriel Delanne, affirmait que le médium san franciscain devait donner d'autres séances dans un quartier fort éloigné chez un Monsieur dont on avait promis de taire le nom.

Que nos lecteurs veuillent bien maintenant se reporter à notre numéro

de la *Revue spirite* de juillet de l'année dernière, page 395, afin d'y relire « Une lettre de Van der Naillen » le savant auteur de ces trois volumes : *Dans les temples de l'Himalaya, Dans le sanctuaire et Balthazar le Mage*, lettre adressée au colonel de Rochas. Ils y retrouveront avec plaisir le récit des belles séances données par le médium Miller chez le baron et la baronne von Zimmermann en présence de plusieurs notabilités. L'admiration fut générale devant ces splendides matérialisations où, dit le savant californien, « les fantômes étaient si extraordinaires, les esprits si naturels, « si incroyablement humains que nonobstant qu'il me fût permis de visiter le « cabinet à fond, d'être enfermé avec le médium dans le même cabinet et de « lui tenir la main pendant que les fantômes faisaient leur apparition, cau- « saient avec moi, parlaient aux spectateurs que — tout en ne pouvant point « parvenir à me persuader qu'il y avait fraude — je n'étais point absolument « convaincu. »

Un mois plus tard M. Van der Naillen assistait à une autre séance qu'il décrit comme une soirée merveilleuse : « Ce qui eut lieu est vraiment « incroyable. Des formes petites et grandes, hommes et femmes, un Égyptien « ayant sept pieds de hauteur, une jeune fille de 14 ans parlant un français « exquis apparurent successivement ; puis vint un grand Allemand à voix sin- « gulière, proche parent de la baronne, qui fut parfaitement reconnu par « elle, lui parla et l'embrassa. Enfin une séance tout à fait extraordi- « naire. »

Cette lettre au colonel de Rochas avait pour but de l'inviter au nom des Zimmermann à quitter son château paisible de l'Agnélas, à traverser l'Océan et l'Amérique, — frais de voyage en première classe en chemin de fer et sur le transatlantique offerts par ces fortunés barons — afin de constater la puissance du médium.

Toutefois avant d'envoyer cette lettre M. Van der Naillen proposa au médium une dernière séance décisive et entourée de tous les moyens de vérification de manière : à écarter toute possibilité de fraude, de collusion et de doute. »

Le médium accepta toutes les conditions.

La séance eut lieu à Palace-Hôtel ; elle eut pour témoins le baron et sa femme, M. Van der Naillen, le Dr Carl Kenz, le Dr Burgen, un professeur d'électricité et quelques autres personnalités marquantes de San Francisco.

Le médium accepta des effets achetés le matin même après avoir été déshabillé pour la circonstance. Il fut attaché sur sa chaise et les bouts de tresse cousus aux vêtements du médium ou cloués au parquet.

Terminez la lecture de cette lettre et vous avouerez qu'après une séance comme celle-là il n'est permis à personne de douter des pouvoirs médianimiques ni de la loyauté de M. Miller.

Le dernier paragraphe de cette lettre au colonel de Rochas ne saurait être considéré comme inutile et je tiens à le reproduire.

« L'idée de vous demander de venir ici, cher colonel, est qu'à San-Francisco les conditions sont favorables aux manifestations. Le médium est entouré de quelques personnes qui lui sont sympathiques et lui donnent des forces ; il y serait plus à l'aise pour ses séances avec vous qu'au milieu de personnes étrangères dans un autre pays où il ne connaîtrait pas les assis-tants. Prenant tout cela en considération, il a peur de se lancer dans l'inconnu. Mais, une fois que vous serez venu, que vous aurez pu vous convaincre que les manifestations qui ont lieu en sa présence sont vraies, il n'hésiterait pas à aller en France donner des séances sous votre égide. »

J'en appelle, après la lecture de cette lettre, à l'impartialité de mes lecteurs. Miller, évidemment, eut connaissance de la teneur de cette correspondance, cela est de toute logique. Il connut la réponse du colonel de Rochas qui, un peu souffrant et retenu par des travaux, se vit dans l'impossibilité de faire ce long voyage et cette double traversée, enfin de rompre brusquement avec ses habitudes ce qui n'est pas toujours permis quand on a soixante ans.

— Que devait donc faire le médium Miller à son arrivée en France ? Songer d'abord à ses affaires, puisque la catastrophe de San Francisco avait dû compromettre sa fortune. M. Miller est jeune, énergique, homme d'ordre, nul doute qu'il ne répare les pertes causées par la terrible catastrophe. Plaie d'argent n'est pas mortelle ! Libre de donner des séances, il l'était de même qu'il l'était de refuser d'en donner ; mais si je me fusse appelé Miller, j'aurais considéré comme mon devoir, après l'invitation faite au colonel de Rochas par Van der Naillen, de lui écrire ce qui suit :

« Monsieur le Colonel,

« De tous côtés on me supplie de donner des séances... je suis tenté de céder, mais je viens vous renouveler moi-même en France l'invitation qui vous fut adressée par mes amis de San-Francisco, car j'entends bien ne donner aucune séance à des inconnus si vous ne pouvez assister à la première. »

Mon opinion, la voilà, ce qui ne veut pas dire que j'aie le droit de donner la moindre leçon de tact à M. Miller.

— Un jour, il y a une quinzaine, je reçus de mon ami Delanne, directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, une invitation pour assister, chez un monsieur inconnu, à une séance de Miller. C'était la quatrième donnée par le médium. Je suppose qu'il avait approuvé cette invitation faite au rédacteur en chef de la *Revue Spirite* ; et convaincu que j'allais enfin voir

une séance belle et incomparable, je fus exact au rendez-vous. Présenté par Delanne au médium à qui je remis une lettre qui l'attendait depuis quinze jours à la Librairie spirite, ma première question fut : « Avez-vous vu le colonel de Rochas ? Vous savez qu'il est ici et est fort surpris que vous ne l'ayez pas avisé de votre arrivée. » M. Miller désire ne voir personne, me répondit un voisin. — Je ne pus cacher la surprise qui s'empara de moi à ces mots : M. Miller ne voulait voir personne et le salon de M. X... était plein. On avait fait vingt-cinq invitations et dix indiscrets s'étaient glissés dans le salon. Total trente-cinq assistants, parmi lesquels je reconnaissais M^{me} B.... M^{me} L..., M^{me} V..., la générale B..., le général Fix, M. de Vesme, Gabriel Delanne, le Dr Moutin, M. Gaillard avocat, ancien député... Je ne pus m'empêcher de reconnaître que le médium n'avait *pas peur de se lancer dans l'inconnu, dans un autre pays où il ne connaîtrait pas les assistants*. Et la séance suivit son cours. Et j'y assistai, et à la fin je me retirai silencieux et perplexe.

Je me demandais si j'avais bien le droit de donner aux lecteurs de la *Revue* le compte rendu de cette soirée, mais en lisant dans l'*Écho du Merveilleux* du 1^{er} de ce mois d'août *Une séance avec Miller*, récit un peu enthousiaste fait par M. et M^{me} Letort de la soirée du 20 juillet donnée chez eux, j'ai pensé que j'avais le droit de dire, moi aussi, mon opinion bien franche sur le médium Miller et c'est ce que je vais faire.

Après que Miller eut, avec une charmante courtoisie, placé lui-même les trente-cinq assistants, je demandai à Delanne si les précautions seraient toutes prises et si le médium serait déshabillé. On me répondit en m'envoyant avec M. Gaillard et M. Letort mettre les scellés au dehors sur une porte contre laquelle s'appuyait l'un des rideaux du cabinet. En rentrant dans le salon obscur, je demandai à haute voix si le médium avait été visité, et le médium me répondit lui-même, sur un ton dénotant un certain mécontentement : « Il est trop tard, il fallait le demander plus tôt. » — C'est ce que je n'ai pas manqué de faire, lui répondis-je. Alors beaucoup de personnes, qui avaient assisté à la précédente séance, dirent ensemble : — Ce n'est pas la peine, — c'est inutile, — nous avons confiance en le médium. — Vous pouvez visiter le cabinet, me dit le médium. A mon tour de répondre : « c'est inutile. »

— Je dénonce tout de suite la lumière comme ayant été insuffisante toute la soirée.

— Chaque fois qu'une manifestation fut sur le point d'avoir lieu, le médium ou son guide donnait l'ordre de baisser la lumière.

Le cabinet au lieu d'être triangulaire, c'est-à-dire formé par un rideau tendu dans un coin du salon avec une ouverture au milieu, était carré avec deux ouvertures.

La lampe au lieu d'être placée en face du cabinet était mise dans un coin du salon sur le prolongement du rideau ce qui laissait les apparitions dans une obscurité qu'on a le droit de croire calculée.

Avant d'entrer dans le cabinet, le médium, qui eût dû être placé en avant sinon au milieu du salon, s'était mis dans le coin mort et obscur formé par l'angle du cabinet et une cheminée où il fut absolument invisible.

Delanne et la générale B..., ont affirmé plusieurs fois qu'ils lui tenaient les mains. Je n'ai pas lieu d'en douter. C'est alors qu'on a annoncé qu'une main apparaissait au-dessus de la cheminée. Elle ne fut visible que pour un tiers des assistants et si peu distinctement qu'elle fut décrite de plusieurs manières. Moi, je ne l'ai pas vue.

Un moment le Dr Moutin et une dame déclarèrent avoir été touchés par une main sur la tête et sur les bras. Sans connaître le monsieur qui séparait les deux personnes touchées je déclare que personne n'a vu cette main.

Le médium annonce à haute voix : « Maintenant j'entre dans le cabinet. » Un instant après il pria l'assistance de chanter ; et, comme un chœur ne s'organise pas au commandement ce fut une réelle cacophonie dans laquelle la *Marseillaise*, dite par deux ou trois voix et le canon de *Frère Jacques*, *dormez-vous* ? par le reste se mariaient si peu harmonieusement que des esprits mélomanes se seraient bien gardés de revenir sur terre assister à pareil concert.

Premier phénomène : une sorte de vapeur floconneuse apparut au sommet du rideau et descendit lentement jusqu'à terre où, après deux ou trois légères secousses à droite et à gauche, se déploya et prit la forme d'un spectre vêtu d'un linceul... Cette apparition n'a rien dit et a disparu dans le cabinet par la fente du rideau.

Cette expérience fut encore répétée : même apparition d'un nuage floconneux ressemblant à de la mousseline. Même descente lente, même déploiement de forme, même disparition.

Après cela six ou huit apparitions sortirent, l'une après l'autre, du cabinet par le rideau central, toujours les mêmes, autant que j'en pus juger dans la profonde obscurité d'une lumière donnée par une lampe trop éloignée et trop baissée, formes de religieuses écartant les bras, mais le visage toujours invisible et parlant tout bas en anglais.

Un moment l'ouverture latérale du côté de la cheminée s'écarta et j'aperçus deux formes semblables, toujours entourées de mousseline et muettes, pendant qu'une troisième, sortie du rideau, parlait bas en anglais. Si les trois apparitions avaient parlé simultanément il y aurait eu là une preuve plus qu'incontestable.

En résumé, avec la lumière trop faible, je n'ai pu voir, d'une façon satisfaisante, les formes des apparitions. Comme j'avais apporté une lampe élec-

trique, j'avoue que j'eusse commis l'indiscrétion de m'en servir si j'en avais eu la possibilité, c'est-à-dire, si l'une des petites religieuses se fût avancée au milieu du salon. Sans la toucher, de crainte d'être nuisible au médium, je me serais élancé entre elle et le cabinet que j'aurais ouvert. Et si j'y avais trouvé le médium entransé, je lui eusse fait là une réelle ovation ; mais les esprits ne me permirent pas cet acte répréhensible. A la fin, un esprit, toujours une espèce de nonne, chanta un couplet avec l'homme de la lampe, mais après avoir entendu tous les autres esprits parler à voix si basses, le fausset de celle-ci me sembla légèrement masculin.

Je me résume et je dis hautement qu'entre les trois séances dont parlait M. Van der Naillen et celle à laquelle j'ai assisté, il y a une différence énorme. Je n'ai pu visiter le médium ni avant la séance, parce qu'il était trop tard, ni après, parce qu'il était si fatigué qu'il disparut.

Si M. Van der Naillen put écrire : c'est vraiment extraordinaire — j'ai vu, j'ai entendu — des esprits différents qui sont apparus, qui ont causé avec moi, avec les assistants pendant que j'étais dans le cabinet avec le médium, je dis moi, j'ai très mal vu des formes entourées de mousseline, parlant très bas, et pas un instant je n'ai pu voir leur visage.

Un seul esprit — un seul, — qui serait venu jusqu'à moi, qui m'aurait tendu une main pendant que de l'autre il aurait découvert son visage, et j'eusse affirmé la réalité des apparitions, tandis que je suis parti perplexe, n'accusant nullement M. Miller de m'avoir trompé, puisqu'il donnait une séance gratuite, mais mécontent du lampiste qui a refusé la lumière et des esprits qui semblaient trop la craindre.

Depuis, j'ai écrit à Delanne ce que je pensais de cette soirée. Il m'a affirmé la parfaite loyauté du médium, reconnaissant que, ce soir-là, on n'a pas pris toutes les mesures préventives, enfin qu'il a manqué une expérience après laquelle il n'y aurait plus eu de doute à garder : *Voir en même temps le médium et l'esprit.*

En terminant, je prierai M. Miller de ne voir en moi qu'un ami.

Après avoir lu la lettre de M. Van der Naillen, il m'est interdit de dire qu'il n'est pas un excellent et loyal médium ; mais, quand on est certain de ses pouvoirs médianimiques comme il l'est des siens, on ne laisse le doute pénétrer dans aucun esprit et, comme me le disait le cher colonel de Rochas à qui je racontais ma déception, *les médiums irréprochables comme Eusapia ne font pas de difficultés pour se prêter à toutes les vérifications, pourvu qu'ils aient confiance dans la « prudence » des expérimentateurs.*

C'est parce que je dirige cette Revue, c'est parce que je suis spirite loyal que je ne veux y écrire que ce que l'on doit croire.

Miller est un médium français et je ne veux pas qu'on vienne dire de lui

qu'il « bluffe » et qu'on l'a démasqué comme on a démasqué les médiums anglais Eldred, Cradock et quelques autres.

Avant de me retirer j'ai demandé l'opinion de quelques amis, entre autres celle du général Fix, de M. de Vesme, du Dr Moutin et de M. Gaillard. Ils ne m'ont pas prié de la publier, mais je puis dire sans mentir qu'elle est conforme à la mienne.

On m'a dit depuis que le médium Miller a quitté Paris navré de l'ingratitude des Spirites et jurant de ne plus donner de séances. A cela je répondrai qu'il a tort. En effet, si trois ou quatre assistants trop soupçonneux ont parlé franc, trente spectateurs lui ont adressé mille compliments et l'ont quitté convaincus de sa loyauté.

M. Miller qui connaît sa puissante médiumnité ne s'appartient pas et je lui rappellerai, amicalement, en terminant, ce petit conte :

Un vilain hibou jaloux avait osé critiquer la voix d'un petit rossignol et celui-ci, fâché, avait juré de ne plus chanter :

Mais quand Phœbus eut prit son vol
Et que vint la nuit radieuse,
On entendit du rossignol
La voix douce et mélodieuse.

LÉOPOLD DAUVIL

Le Docteur Giuseppe Lapponi

Médecin du Vatican, Professeur d'anthropologie appliquée à l'Académie Romaine et de conférences d'histoire juridique et le Spiritisme.

Un livre portant le titre captivant d'*Hypnotisme et Spiritisme*, étude médico-critique, vient de paraître. Cet ouvrage, vu la position illustre qu'occupe son auteur et l'autorité de son nom, a fait sensation non seulement dans le monde des savants, mais aussi et surtout parmi le clergé. L'enthousiasme a été tel que peu de temps a suffi pour en écouler la première édition et pour décider le Professeur Lapponi à en faire publier une deuxième ; cédant, d'ailleurs, aux nombreuses sollicitations qui lui ont été adressées de toutes parts, ainsi qu'il le déclare lui-même dans la préface de son livre.

A quoi faut-il attribuer ce succès ? L'auteur a-t-il trouvé la solution du problème qui occupe et trouble l'esprit des savants et des philosophes depuis tant de siècles ? A-t-il recueilli sur les lèvres de Léon XIII expirant, les secrets d'Outre-tombe que Dieu aurait révélés au Souverain Pontife ; entre

nous et nos morts, notre éternel souci ? Nous démontre-t-il par quels rapports intimes et mystérieux le corps est uni à l'âme et l'âme tient au corps ? Si, par delà le tombeau, l'esprit doit renaître encore dans un oubli nouveau ? Ou si, délivré de ses chaînes mortelles, il peut jouir en paix de ses droits éternels ?

Lui qui hante les lieux saints et vit dans l'enceinte des palais des papes, où le souffle brûlant des passions humaines ne vicie point l'atmosphère, vient-il, nouveau prophète, nous faire connaître les lois qui unissent entre eux tous les êtres de l'espace ? Ou bien, esprit humble et soumis aux influences de son entourage, reconnaissant hélas ! son impuissance, n'est-il que l'écho des traditions du passé et l'instrument passif de ses maîtres ? En un mot, est-ce une ère nouvelle de paix et de sérénité qui s'ouvre à notre âme avide de lumière et de vérité ?

— Les pages qui suivent répondent à ces questions et vous permettront, chers lecteurs, de juger l'œuvre du Dr Lapponi.

— Dans son dernier numéro, sous le titre de : *Un nouveau livre à traduire*, notre Revue vous a fait espérer que quelqu'un entreprendrait ce travail et vous en donnerait la primeur. Répondant à l'invitation de la Rédaction, j'ai pensé pouvoir m'acquitter de cette tâche et faire connaître aux abonnés, un ouvrage que nul ne doit ignorer et qui, quelle qu'en soit la valeur, est appelé à faire le tour du monde.

Le livre du Dr Lapponi est divisé en deux parties : l'une, s'occupe de l'exposé des faits de l'hypnotisme et du spiritisme ; l'autre est dédiée à l'examen des phénomènes et à leur interprétation.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'étude des différences qui existent, selon lui, entre l'hypnotisme et le spiritisme, ce serait nous entraîner dans des longueurs qui intéressent plutôt les médecins que les adeptes du spiritisme et nous nous occuperons uniquement de la partie qui concerne notre doctrine.

Voici ce qu'a écrit le Dr Lapponi :

Nature du Spiritisme et de ses manifestations diverses.

Et tout d'abord, nous pouvons dire que c'est une chose prouvée que le Spiritisme a été importé, de nos jours, des pays où le manque d'équilibre mental, l'excentricité, l'amour du merveilleux sont des choses extrêmement communes. L'Amérique, l'Angleterre et la France occupent malheureusement le premier rang parmi les nations qui se sont livrées à ces études et on en trouve l'explication dans la vie agitée que mènent ces peuples.

Ajoutons à cela que les médiums qui sont les provocateurs ou les intermédiaires des phénomènes spirites, sont tous plus ou moins déséquilibrés ou névropathes. Ils ressemblent beaucoup aux devins, aux pythies et aux

sibylles de l'antiquité et c'est avec raison que les Anglais ont défini leur état d'esprit, sous le nom de « transe » ; ce qui veut dire passage d'un état à un autre état d'être, indiquant par là que dans ces conditions, ils sont inconscients, possédés et par suite, malades et irresponsables.

Mais ce n'est pas tout. L'histoire du Spiristime, dit le savant Professeur, nous offre une phase de l'évolution du progrès qui s'accorde mal avec la sincérité des manifestations des êtres supérieurs. Les esprits ont commencé à se manifester par des bruits, ceux-ci ont été suivis de phénomènes mécaniques ou biologiques ; puis, est venue, à son tour, la correspondance écrite ou parlée, d'abord avec l'aide des médiums, puis avec des auxiliaires, ou sans auxiliaires appropriés et enfin on a obtenu des apparitions et des matérialisations. Telle est, en quelques mots, la genèse du Spiritisme. Ces apparitions et ces manifestations, avant l'arrivée de Crookes se montrèrent absolument réfractaires à se fixer sur les plaques photographiques ; puis, Crookes et un grand nombre d'autres ont réussi parfaitement à les fixer et à les reproduire en photographie. Tout cela me paraît en vérité bien étrange. On dirait que les Esprits ont dû, pour ainsi dire, étudier les moyens de se manifester et de se perfectionner par des expériences faites dans les familles du monde de l'au-delà. Mais, il se pourrait encore que les Esprits aient pensé qu'il était prudent de se manifester peu à peu, afin de maintenir la curiosité des hommes ; de ne pas épouvanter par la profusion les cœurs timides, ni troubler les masses par l'excessive quantité de merveilles dont ils sont capables. Un autre fait non moins surprenant, c'est la facilité avec laquelle les esprits savent adapter leurs goûts à ceux de leurs coréligionnaires dévoués. On dirait que semblables à la Pythonisse de l'antiquité, laquelle avant de rendre ses oracles prit parti pour le roi Philippe, de même aujourd'hui les esprits partagent l'opinion de ceux qui les consultent ; ils sont pieux avec les personnes pieuses ; affables avec ceux qui sont sensibles à leurs tendresses ; politiques avec ceux qui le sont ; affairés avec les commerçants ; savants avec ceux qui professent leur doctrine ; frivoles avec ceux qui aiment le plaisir ; communs et grossiers avec le vulgaire. C'est ainsi qu'en Angleterre, les esprits sont sceptiques, raisonneurs, circonspects ; qu'en Allemagne, ils sont mystiques, spéculatifs, transcendants et en France, libertins, généreux, étourdis, frivoles. Aux États-Unis d'Amérique, ils sont au contraire, positifs, dogmatiques, hardis et proclament la métempsycose ; tandis qu'ailleurs et surtout chez nous, en Italie, ils se disent panthéistes, athées, matérialistes. Chez les Mormons et dans l'État d'Utah, ils approuvent et exaltent la polygamie ; tandis que dans d'autres pays encore, ils déclarent permis et juste l'avortement volontaire là où il est communément pratiqué.

En Russie, ils célèbrent hautement la religion orthodoxe, et encouragent

de nos jours, le nihilisme. En Espagne, au contraire, il font des vœux pour que toutes les sociétés spirites s'unissent et s'incorporent dans la franc-maçonnerie, affirmant que le spiritisme a de commun avec elle, le même but, les principes et les maximes fondamentales de ses doctrines. Toutefois, si partout les esprits sont d'accord sur un point, c'est sur celui de décrier la religion catholique romaine dont il serait préférable de n'en rien dire pour en parler mal.

En conséquence de ces faits, a surgi naturellement le doute que le spiritisme est dû à des hallucinations ou à des illusions, ou bien que c'est du charlatanisme.

Les savants ont pensé pouvoir expliquer le spiritisme et ses manifestations singulières par l'une ou l'autre de ces deux hypothèses.

2. — Mais, pouvons-nous admettre que tout, dans le spiritisme, se réduise à des hallucinations et à des illusions ? Non sans doute ; de même qu'il est absurde d'admettre que tout ce qu'on raconte des écritures de tous les temps, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours et ce que les historiens de toutes les nations du globe ont écrit, soit qu'ils fussent barbares ou civilisés, au sujet du commerce sensible des vivants avec les êtres immatériels supérieurs, tout est entièrement l'œuvre d'esprits malades. Il n'est pas, en effet, croyable que, sur un point aussi important, les hommes les plus éminents de tous les temps et de tous les lieux aient eu des illusions et des hallucinations du même genre, et façonnées plus ou moins sur le même modèle. Et il n'est pas moins absurde d'admettre que pendant la durée de près d'un demi-siècle, un nombre indéfini de personnes, presque nos contemporains, dans les diverses parties du globe, de diverses périodes d'âge, de diverses conditions personnelles, et d'un degré différent de culture mentale, soient tombées en proie au même genre d'hallucinations et d'illusions au sujet de certains faits constamment répétés. Que parmi ceux qui se livrent à l'étude du spiritisme, il se trouve un grand nombre de névropathes, ce qui veut dire seulement que ces sujets plus que les autres sont enclins à l'amour du merveilleux ; et que les phénomènes extraordinaires observés par des personnes non préparées à certaines surprises peuvent amener à la longue, un trouble dans le système nerveux, même chez ceux qui ont l'esprit assez sain.

Le professeur Lombroso, avec tout son scepticisme, après avoir récemment (1892) assisté à Milan, à quelques séances spirites d'Eusapia Palladino, fut obligé de dire à certains de ses amis : « Après cette autre preuve je m'en vais, parce que je sens que je deviendrai fou ; j'ai besoin de laisser reposer mon esprit. »

En outre, le déplacement d'objets mobiliers, le passage instantané d'objets d'un lieu dans un autre, d'une maison dans une autre, constaté par des personnes arrivées inopinément, alors que l'expérience était déjà finie, prouve

sans aucun doute que tout ne peut pas être l'effet d'une illusion ou d'une hallucination.

Enfin, on ne peut pas non plus admettre que les appareils de physique servant de contrôle à Crookes pour constater la réalité des faits observés ont été victimes d'une illusion ou d'une hallucination ; et encore moins, les plaques photographiques sur lesquelles il a cherché à reproduire certains phénomènes qui dans le principe, se sont montrés tantôt sensibles et tantôt réfractaires aux impressions lumineuses réfléchies par les objets fixés.

Et alors même qu'on voudrait admettre que l'illusion et l'hallucination peuvent expliquer quelques faits isolés du spiritisme, il est certain que ces mêmes causes pathologiques ne peuvent donner la clef de tous.

3. — Ayant éliminé ainsi, au moins dans la majeure partie, les séduisantes hypothèses des illusions et des hallucinations, nous nous demandons :

« Est-il croyable que tout ce qui ne peut, en spiritisme, être expliqué à l'aide de l'hypothèse des illusions et des hallucinations, doive être attribué au charlatanisme ? »

En traitant la question de la réalité objective des phénomènes spirites, nous avons déjà démontré implicitement, qu'une telle hypothèse ne peut être admise ni par l'existence des faits, ni par les explications qu'on en donne. Notre avis, sous ce rapport, est aussi celui du professeur Charles Richet qui dit, dans *La Revue philosophique* de septembre 1895, qu'il est répugnant de supposer que des personnes distinguées, occupant une position sociale tout à fait supérieure, et qui sont d'une moralité qui semble être au-dessus de tout reproche, se soient entendues dans toutes les parties du monde pour raconter des faits mensongers, et aient voulu en imposer sans en retirer aucun intérêt ou bénéfice ? A moins de tomber dans une exagération évidente de scepticisme, il est impossible de supposer qu'il n'y ait dans le spiritisme, que de la fraude et des mensonges. »

Par conséquent, s'il y a du charlatanisme dans le spiritisme, cela doit être attribué uniquement à ceux qui, dans un but de lucre ou tout autre motif, se servent d'instruments pour imiter les faits merveilleux du spiritisme.

Il est incontestable que le spiritisme se prête beaucoup et plus même que l'hypnotisme, à la fraude et à la tromperie ; puisque ses manifestations se produisent entre des personnes ignorantes et disposées à accepter comme vraies les mystifications les plus grossières, les faits les plus étranges et les plus invraisemblables.

Il est en outre incontestable, qu'il y a même, de l'aveu de ses plus zélés défenseurs, une grande tendance à tirer parti du spiritisme, dans un but mercantile. Il n'est donc pas invraisemblable de croire que quand le nombre des médiums a commencé à se multiplier, certains d'entre eux n'aient

voulu avoir sur les autres une certaine suprématie qu'ils étaient en droit de s'arroger par raison d'antériorité ou qu'ils jugeaient être utile à leurs affaires.

Et si pour continuer ou conserver cette supériorité, ils ont eu besoin de recourir au charlatanisme pour les faits les plus communs, il n'est pas improbable que ces médiums ne s'en soient servis franchement et largement, satisfaits de pouvoir fasciner l'esprit du public devant lequel ils étalaient leur puissance. Ici, l'auteur passe à l'examen des faits où la supercherie des médiums Douglas Home et des Frères Davenport, ainsi que du photographe Buguet de Paris a été dévoilée et reconnue ; mais, il ajoute qu'on ne doit pas oublier que bien souvent les interruptions des manifestations spiritistes ont eu lieu et ont détruit violemment les conditions indispensables à leur production et que les accusations de fraude contre certains médiums, ne concernent pas seulement un petit nombre de faits spéciaux mais qu'en outre ils ont été invoqués et admis sans aucune espèce de contrôle scientifique sérieux. Ainsi, au lieu de saisir l'occasion propice pour étudier à fond certains phénomènes singuliers, on a cru peut-être qu'il était plus commode et plus opportun, de garder le silence sur tout, en s'efforçant que la presse publique ne puisse reproduire de tels faits, soit par défaut de renseignements, ou de données inexactes ou sans aucune authenticité sérieuse.

Il cite ensuite les expériences faites pendant l'hiver 1884 chez le baron Heltenbach, en présence des archiducs Jean et Rodolphe d'Autriche, avec le célèbre médium Harry Bastian qui fut pris en flagrant délit de fraude. Un procès-verbal de cette séance fut dressé et la traduction en fut faite dans plusieurs langues. Ici encore le Dr Lapponi fait observer qu'en effet, il est hors de doute que dans le grand nombre de faits merveilleux produits et revendiqués par le Spiritisme il y en a quelques-uns qui sont l'œuvre du charlatanisme ou de vulgaires tours de force ; mais toutefois, dit l'auteur, il ne faut pas oublier que dans ce cas, alors même qu'on eût découvert la ruse du médium, il restera toujours un mystère sur le mode d'obtenir les renseignements intimes et secrets, dont la révélation a rempli de surprise et de bouleversement les illustres spectateurs.

4. — Certains savants, ajoute-t-il, qui ont examiné les phénomènes spiritistes, disent qu'outre les illusions, les hallucinations et le charlatanisme, certains médiums persuadés qu'ils agissent avec une entière bonne foi et on ne peut pas soupçonner la manière dont se produisent certains faits merveilleux, sont inconscients de leurs actes ; surtout dans les manifestations des coups frappés et du mouvement des meubles. Suivant le Dr Flint, professeur à l'Université de Buffalo en Amérique et le professeur Maurice Schiff de Florence, ces bruits et coups frappés, attribués à tort aux esprits, sont produits par la contraction rapide de certains muscles non révélée par les mouve-

nements extérieurs du corps. Les contractions de ce genre peuvent être provoquées par des muscles isolés, et à volonté.

Le Dr Schiff qui s'était livré longtemps à ce genre d'exercices, y était devenu très habile et pouvait faire entendre, à son gré, des bruits et des coups dans les tables et les meubles, sans qu'il fût possible d'en démontrer la cause. Plus tard, les docteurs français Velpeau et Cloquet démontrèrent que non seulement ces bruits pouvaient être produits par l'os long et grêle de la jambe, qu'on nomme « le péroné », mais par toute autre partie du corps, par les épaules, par les coudes, les hanches, le côté interne des pieds, et même par la région lombaire de la colonne vertébrale.

Le Dr Schiff prétend en outre, mais il n'en a pas fourni la preuve, qu'il a surpris et démontré après, la vérité de ces coups pratiqués par les sœurs Fox, à Rochester.

Il est évident, conclut l'auteur, que si des bruits spéciaux peuvent être produits avec le mécanisme indiqué par le Dr Schiff, sans en avoir conscience, rien de plus logique que de supposer que dans les manifestations produites avec franchise, il ne puisse s'en présenter non seulement quelques-unes d'involontaires, mais encore inconscientes. Et ce sont surtout celles-là que les simples d'esprit seraient portés à croire qu'elles sont l'œuvre des Esprits, alors que ce ne sont que de simples faits biologiques, pour la plupart involontaires et causés par maladresse.

Passant ensuite à l'examen des phénomènes obtenus par la clairaudience dans les séances spirites, on admet comme prouvée la possibilité de l'intervention de certains médiums ou d'un compère ventriloque. Il est à remarquer, en effet, que les ventriloques, tout en ayant l'air de se faire, peuvent faire entendre des voix mystérieuses dont il semble difficile d'établir l'origine, mais qui partent de leur corps, à leur gré, et qui sont produites à dessein par un mécanisme physiologique particulier non encore complètement éclairci.

5° Quant aux tables tournantes, certains savants prétendent que parmi les personnes qui forment la chaîne, il peut s'en trouver qui par suite d'une attention prolongée et du vif désir de voir le phénomène se produire, tombe presque instantanément en état d'hypnotisme. Alors la personne qui est dans cet état, n'ayant plus conscience de sa condition et n'ayant d'autre pensée que l'idée fixe de la rotation du mobilier, lui imprime inconsciemment le mouvement ; et le meuble cède et se déplace, car on sait que celui qui est en état d'hypnotisme, peut déployer une force considérable. A peine le signe du mouvement de déplacement est-il donné que toutes les personnes qui font la chaîne se lèvent, et en secondent le mouvement initial, croyant seulement le suivre. Toutefois, l'individu, cause involontaire et inconsciente du phénomène, aussitôt l'impulsion donnée, revient à lui ; et comme il ne garde

aucun souvenir de ce qui s'est passé quand il était en état d'hypnotisme, il ignore lui-même ce qu'il a fait et il repousse tout reproche de supercherie dont on veut l'accuser.

D'après l'opinion d'autres savants, on ne devrait voir dans les tables tournantes que du charlatanisme involontaire peut-être même inconscient quoi que n'étant pas privé de son caractère de charlatanisme.

Telles sont les conclusions qui ont été dictées et écrites dans le rapport fait le 21 mars 1876 à la Société physique de l'Université de Saint-Pétersbourg par une Commission nommée par elle pour examiner l'état de la question. La Commission rejette la réalité de la plupart des phénomènes décrits; en explique certains autres par l'hypothèse des illusions, des hallucinations et par l'habileté des jongleurs; pour d'autres encore, elle admet l'imposture peut-être involontaire et inconsciente; et donne pour les tables tournantes une explication presque semblable à celle qui a été établie plus haut.

6. — Mais, fait observer le savant docteur, pouvons-nous acquiescer à de semblables jugements, portés même par un si grand nombre de personnes éminentes et respectables sous tous les rapports? Il me semble que non; si nous ne voulons pas oublier combien peu dans l'espèce des phénomènes passés ont le caractère de la personnalité scientifique la plus élevée et qui sont du domaine de l'hypnotisme. Dans ce nombre, ont été mentionnés, dans des rapports circonstanciés et conservés dans les *Archives de la science*, ceux de Bailly, en 1784, de Dubois d'Amiens, en 1837 et du Double en 1840, à l'Académie de médecine de Paris et qui ont été regardés comme de la fraude et du charlatanisme. — Toutefois, quoi qu'il en soit, l'hypnotisme a suivi sa voie et s'est affirmé de nos jours comme une des plus belles conquêtes scientifiques modernes. Et la Société royale des Sciences de Londres n'a-t-elle pas accueilli avec mépris les lettres sur l'électricité présentées par Benjamin Franklin, l'inventeur du paratonnerre, en les jugeant indignes de figurer dans les actes? — Et en 1804, Robert Fulton n'a-t-il pas vu les savants de France d'alors repousser comme absurde l'idée d'appliquer la force motrice de la vapeur aux bateaux?

Il nous paraît manifeste, continue le Dr Lapponi, que si dans certains cas parfois, des phénomènes soi-disant spirites ont été produits d'une manière plus ou moins grossière par des artifices de jonglerie, cela ne suffit pas pour être autorisé à conclure qu'il en a été de même, de tous les cas indistinctement. Et quelles sont les choses de ce monde qui n'ont pas été l'objet du charlatanisme, de la fraude et de la tromperie? La médecine a eu ses charlatans; la science, ses faux apôtres; la banque ses faux-monnayeurs, ses falsifications de titres de crédit. Mais, parce que dans toutes ces choses la vérité a été adultérée, pouvons-nous conclure que tout est faux? Une déduction de ce genre faite pour le spiritisme, serait étrangement illogique et

inadmissible, surtout si l'on considère que dans un grand nombre de cas, les phénomènes spirites sont produits avec l'aide de médiums ignorants, naïfs, souvent même imbéciles et crétins.

Et bien certainement, si parmi ceux qui se sont occupés de spiritisme, il en est qui en ont fait un objet de lucre, ou qui ont transformé les expériences en jeux de société où dominaient le burlesque et le ridicule, ces faits ne sont pas attestés par les quelques millions d'individus, pour qui la pratique du spiritisme est familière et considérée comme étant sacrée.

La plus grande force qu'on puisse donner à cette affirmation est de se rappeler que jusqu'ici personne n'a osé qualifier de supercherie, les manifestations spirites observées et expérimentalement contrôlées par Crookes avec le concours de ses propres médiums et notamment celles qui concernent la célèbre indienne Katie produites par l'intermédiaire de M^{lle} Cook. La même chose peut être dite des remarquables apparitions observées par le professeur Richet et certains de ses collègues, et celles qui ont été décrites déjà plusieurs fois sous le nom de « télépathie ». A l'appui de ce qui précède, nous citerons le fait important mentionné par le comte Adolphe Poninski, dans une conférence qu'il a donnée à Leipsick en 1872 et qui a été reproduite par O. Mutze. Ce fait est le suivant : Une récompense de 10.000 francs avait été offerte et déposée dans une banque par une Société américaine, au célèbre matérialiste Büchner ou à tout autre qui serait capable de découvrir et de démontrer la fraude et l'inconsistance de certains phénomènes spirites, mais sans qu'elle pût être décernée. Et cet autre exemple que nous nous plaisons à reproduire, où une somme de 30.000 fr. fut promise le 1^{er} octobre 1868 à Clifton, par le professeur Jean Damiani aux professeurs Tyndall et G.-H. Leves, s'ils parvenaient à démontrer par des faits, la fausseté ou la fraude de phénomènes authentiques de spiritisme. Les deux adversaires mis en demeure furent obligés d'abandonner le terrain.

En outre de ceci, il est bon d'observer que les fameuses découvertes qui ont été publiées de la fraude de certains médiums, ne concernent tout au plus que quelques-unes de leurs opérations multiples et merveilleuses; et le silence est gardé absolument sur tout le reste. Mais ce fut de peu d'importance, car le compte rendu de ces phénomènes frauduleux ne fut rien moins que satisfaisant, les particularités et les moyens employés à les produire étant en opposition absolue avec les phénomènes congénères, quels qu'ils fussent. Ainsi pour ne citer qu'un exemple parmi les faits nombreux obtenus avec Eusapia Paladino, on n'a jamais pu comprendre comment ce médium, attaché sur un divan par les mains et les pieds, sans appareils, ait pu faire entendre les sons d'un instrument, pincer les personnes placées loin d'elle, secouer les rideaux des fenêtres et déplacer des tables lourdes,

phénomènes exécutés devant la Société des Recherches Psychiques de Londres et attestés même par des journalistes anglais qui n'ajoutent aucune foi au Spiritisme.

On a dit que la Paladino, par une certaine contorsion d'une main et d'un pied était parvenue à faire croire aux savants placés en observation dans la pénombre, exerçant le contrôle le plus rigide, qu'ils pensaient tenir ses deux mains et ses deux pieds, tandis qu'en réalité ils n'avaient en leur pouvoir qu'une seule main et un seul pied. Il ne me paraît pas croyable qu'on ait pu faire tomber dans un piège aussi grossier des personnes comme celles devant lesquelles la Paladino exécutait ces phénomènes. Pourtant, supposant qu'il en fût ainsi, sans l'admettre, le médium n'avait à sa disposition qu'une seule main et un seul pied, puisque l'autre main et l'autre pied étaient tenus par les assistants ; or, pour pouvoir produire ces faits extraordinaires dans ces conditions, une main et un pied ne pouvaient suffire ; il fallait que plusieurs compères lui vinssent en aide pour exécuter le truc, ou bien que ses membres pussent s'allonger et se raccourcir alternativement, comme les tentacules des polypes. Quelle foi ajouter alors à certaines démonstrations de découvertes de fraudes ? Les prétendues découvertes des trucs de spiritisme ne doivent-elles pas, dans tous les cas, être en harmonie avec la vérité ?

7. — Du reste, il y a des phénomènes de spiritisme qu'aucune ruse de prestidigitateur, qu'aucun charlatanisme ne peut reproduire.

M. J., du théâtre de Robert Houdin de Paris a déclaré qu'il était impossible que le hasard ou l'agilité pût réussir à reproduire le plus grand nombre des faits extraordinaires du spiritisme. Et le prestidigitateur Bellachini de la Cour de Berlin a fait absolument la même déclaration.

8. — Il convient de remarquer, d'autre part, que l'on a dit que certains phénomènes spirites pouvaient être reproduits par les charlatans, mais personne n'a indiqué les moyens dont ils se servaient. Est-il croyable que parmi tant d'adeptes de la doctrine spirite, qu'aucun serment ni promesse ne liaient aucun n'ait été pris de dégoût à la vue de ces trucs et ne soit venu jamais rien révéler au public ? Est-il croyable qu'aucun des nombreux initiés n'ait jamais soupçonné que la révélation des moyens employés pouvait être pour lui une source de lucre et qu'en tout lieu et toujours il ait repoussé la tentation de faire ainsi tout autre chose que d'honnêtes profits ? Récemment dans un but de gain, Leo Taxil, Margiotta et d'autres savaient bien qu'un jour ou l'autre ils auraient été taxés d'odieux menteurs, en trompant le bon public par de fausses révélations de mystères de la franc-maçonnerie ? Comment jamais personne de ceux qui sont initiés aux secrets et aux supercheres spirites n'a-t-il pensé ou n'a-t-il été induit à faire des révélations sérieuses, avec la certitude devant les yeux, d'acquérir non seulement de la renom-

mée et de l'argent, mais aussi des applaudissements de toutes les bonnes et honnêtes gens ?

Enfin, est-il croyable que tant de personnes se livrant à la pratique du spiritisme, dans l'intimité de la famille, voudraient se tromper elles mêmes en recourant à des ruses et à des artifices pour obtenir des effets supposés être produits par les esprits, alors qu'ils savent que ces phénomènes sont la manifestation de leur volonté la plus explicite et la plus délibérée, et qu'ils ont été obtenus par des expédients autres que secrets et mystérieux ? Est-il croyable que ceux qui, voulant interroger avec le plus grand sérieux, l'esprit évoqué de quelque personne chère, veulent se moquer d'eux-mêmes par des réponses embrouillées, stupides, déplacées, obscènes, impies et hors de propos, telles qu'en font des esprits trompeurs et méchants qui se substituent souvent aux autres ? Cela me paraît tellement absurde que pour cette seule raison je ne crains pas d'affirmer qu'il est impossible d'admettre que les phénomènes spirites soient toujours l'œuvre de la supercherie et de la fraude des médiums et de leurs compères. »

(à suivre).

Traduit de l'Italien
Prof. C. MOUTONNIER.

Venise (Italie) le 1^{er} août 1906.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME ⁽¹⁾

Par A. MARION, *Président de la Cour d'Appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (suite).

§ 12

SUITE DU PRÉCÉDENT

J'ai encore à parler de deux autres sortes de médiumnité. Je m'occuperai tout d'abord de celle dite : mécanique. Ceux qui sont doués de cette faculté écrivent sous la pression et l'inspiration des esprits et c'est vraiment curieux de les voir faire.

Effectivement, dans ces moments-là, ce sont des pages entières que le médium écrit avec une rapidité fébrile. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il s'agit de phrases incorrectes, décousues, n'ayant pour ainsi dire aucun sens, aucun rapport entre elles ; ce serait une grande erreur. J'ai vu écrire sous mes yeux certains passages, dont j'aurais désiré pouvoir me dire l'auteur.

(1). Voir les numéros de la *Revue* depuis 1905 et janvier à août 1906.

A ce propos une explication me paraît nécessaire pour repousser certaines attaques dirigées contre notre doctrine. On a fait grand bruit de ces communications étranges qui étaient produites comme provenant de soi-disant grands personnages, et qui, cependant, péchaient par le style et même par l'orthographe.

Quant à ces dernières fautes, s'il n'y avait que cela, ce serait peu de chose. Elles n'accuseraient, en effet, que l'ignorance du médium dont on se serait servi. On en sera convaincu si on ne perd pas de vue que l'Esprit, dictant avec une vitesse extrême, ne peut pas se préoccuper de quelle manière les mots sont tracés sur le papier. Comment le ferait-il lorsque parfois et même assez souvent l'on n'a pas le temps de les achever? Dans ce cas, c'est ensuite à celui qui met au net à transcrire tout au moins selon les règles de l'orthographe ce qui a été écrit sous la dictée.

En ce qui touche le style, c'est différent; je serais donc prêt à m'incliner si les détails, dans lesquels je vais entrer, ne venaient pas démontrer qu'on ne peut réellement en tirer contre nous aucun avantage.

Ce qu'il y a de fâcheux pour le spiritisme c'est que, pour bien des gens, il excite plus de curiosité que de ferveur. Ces personnes s'embarrassent peu du but de notre doctrine, mais elles trouvent agréable de passer un moment à consulter les Esprits. Voyons, se dit-on, ce que tel personnage répondra et, profitant de ce que l'on a un médium à sa disposition, on fait des évocations et souvent c'est à plusieurs siècles que l'on remonte pour aller chercher le défunt que l'on veut interroger.

On le comprend sans peine, ces évocations demeurent presque toujours sans résultat direct, soit parce qu'il est probable que, vu le temps qui s'est écoulé depuis sa mort, l'Esprit évoqué a été réincarné, soit parce que, connaissant l'intention de ceux qui le demandent, il ne veut pas leur servir d'amusement. Les Esprits ont, en effet, leur susceptibilité; nous en avons eu de fréquents exemples.

Alors qu'arrive-t-il? Il arrive qu'un Esprit moqueur, qui rôde aux alentours, se présente à la place de celui qui a été évoqué, et dicte une communication sans trop se préoccuper de la manière dont elle sera conçue, tout en cherchant cependant à faire une réponse appropriée à la demande. Jusque-là il n'y aurait pas grand mal. Mais, et c'est là le fâcheux, on a à regretter que, dans leur ignorance, ceux qui ont provoqué la communication, ne l'acceptent quelque défectueuse qu'elle puisse être et n'aient même la stupidité d'en faire parade.

Cette intervention de la part des Esprits légers n'est pas très rare. Parfois, en effet, ils ont cherché, dans le cours de nos séances, à nous tromper. Mais, bientôt démasqués, ils étaient forcés de céder la place à des Esprits plus sérieux, les seuls que nous puissions écouter. Au fond, si on ne vou-

ne peut pas accepter cette explication, quel argument pourrait-on en tirer contre notre doctrine ? Dira-t-on que nous sommes les jouets des Esprits ? Soit, je veux admettre que, quelquefois, même les plus habiles peuvent s'y laisser prendre. Mais en définitive, je le répète, que peut-on en induire ? Rien qui puisse nous être opposé ; car dès le moment que, sérieuses ou non, les communications entre les Esprits et nous sont réelles, ce que nous voulons démontrer est établi et pour le moment nous ne saurions nous préoccuper d'autre chose.

Quoi qu'il en soit, quand un groupe est composé d'hommes sérieux, convaincus et désireux de s'instruire, ce n'est pas à de semblables évocations qu'ils passent leur temps, quand ils sont réunis. Ils l'emploient à discuter sur des questions de fond sur lesquelles l'Esprit protecteur du groupe, ou d'autres Esprits à connaissances spéciales ont été consultés à une précédente séance.

Le plus souvent les communications concernent exclusivement les Esprits qui se présentent spontanément. Elles sont alors très variées. Elles prennent surtout leur intérêt dans le changement qui a pu s'opérer entre la condition qu'avait l'Esprit avant sa mort terrestre et celle qui lui a été faite depuis ; car leur situation (je parle des Esprits en général), n'est pas égale pour tous. Il existe en effet entre eux, comme sur terre, une certaine hiérarchie. Il y a des Esprits inférieurs et des Esprits supérieurs : seulement cette supériorité ne tient ni à la fortune, ni à la naissance. Elle est uniquement la conséquence des progrès qui ont été faits et qui leur ont permis de s'élever dans les divers degrés de la vie spirituelle. C'est ainsi que peu à peu les Esprits franchissent la distance qui les sépare de la divinité.

A propos de ces communications, on a soulevé une objection, qu'on a présentée comme péremptoire, mais qui ne dénote qu'une chose, c'est combien est grande l'erreur où l'on est sur tout ce qui concerne le spiritisme. Puisque vous avez, nous dit-on, les Esprits à votre disposition, puisque vous communiquez avec ces êtres immatériels et puissants, à qui rien n'est caché et rien n'est impossible, vous devez pouvoir et savoir vous-mêmes. Donnez-nous donc des preuves de ce pouvoir et de ce savoir.

Une chose digne de remarque, c'est de voir, quand il s'agit de notre doctrine, comment on se complait à tout dénaturer pour l'arranger ensuite à sa guise et comment on se gêne peu pour nous prêter des systèmes de fantaisie afin de se donner la satisfaction de les combattre plus à l'aise. Ainsi où a-t-on vu que nous ayons jamais prétendu que les Esprits voient tout, savent tout et ont une puissance illimitée. Mais alors ils n'auraient rien à envier à Dieu, dont ils seraient les égaux ; quelque extravagants ou ridicules qu'on veuille bien nous supposer, nous n'avons certainement pu dire à une époque quelconque une possible absurdité.

Quoi qu'il en soit, puisqu'il le faut, expliquons-nous à cet égard.

Il est bien évident, en ce qui concerne l'étendue de la vue, que du lieu qu'ils habitent, alors surtout qu'ils peuvent se transporter partout où ils le désirent, les Esprits doivent être témoins de beaucoup de faits. Mais de là à voir tout, il y a bien loin. Il tombe en effet sous les sens que bien des choses leur sont nécessairement et forcément cachées. Ce n'est pas tout, même pour ce qu'il leur est permis d'apercevoir, c'est comme s'ils ne le voyaient pas, car il leur est sévèrement interdit de le révéler, surtout si cette révélation pouvait, d'une manière ou d'autre, nuire à quelqu'un. Leur condition à cet égard est telle que toute question, si peu qu'elle soit indiscreète, reste sans réponse, on n'en reçoit qu'une tellement évasive qu'il est facile de comprendre que l'Esprit ne veut ou ne peut pas nous suivre sur le terrain où nous avons voulu l'amener.

Mais, est-ce que nous aurions besoin de dire de pareilles choses ? Comment a-t-on pu croire que Dieu aurait livré le secret, l'honneur des familles, la fortune des uns et des autres à l'indiscrétion d'un Esprit ? Et qui ne réfléchit aux conséquences étranges et fâcheuses d'une pareille situation, pour être convaincu qu'il ne peut pas en être ainsi ?

C'est comme en ce qui touche le prétendu savoir universel des Esprits. Quelle singulière erreur ! Mais d'abord qu'a-t-on voulu dire en leur attribuant une pareille faculté ? S'est-on imaginé, par exemple, que l'avenir même ne doit avoir rien de caché pour eux ? ou bien seulement qu'ils ont, sur toutes matières, les connaissances les plus complètes et les plus étendues ? Que l'on s'explique. Mais à quoi bon ? Nous pouvons répondre à tout.

Aussi pour ce qui est de l'avenir, ne sait-on pas, qu'à part ces rares exemples où, avec sa permission, quelques inspirés ont pu le dévoiler et encore d'une manière toujours un peu obscure, Dieu en a réservé pour lui seul la prescience ? Les Esprits ne sauraient donc sur ce point nous être d'aucune utilité. Qu'à leur point de vue personnel ils puissent apprécier les événements présents et préjuger ensuite ceux qui pourront survenir, c'est possible, c'est probable même ; mais en cela ils ne font que ce qu'il nous est donné de faire. En ce que, du reste, nous faisons nous-mêmes. Aller au delà ce serait vraiment bouleverser toutes les idées saines et raisonnables.

Quant aux connaissances qu'ils auraient sur toutes choses, c'est encore de la fantaisie. Que l'on étudie sérieusement notre doctrine et l'on verra que cela ne peut pas être.

Effectivement qu'avons-nous dit ? qu'une fois notre vie terrestre terminée, les Esprits vivaient de la vie spirituelle ; mais nous n'avons pas ajouté qu'à cette occasion il se faisait un changement notable et complet dans leur entendement. Bien loin de là, nous avons enseigné qu'ils restaient les

mêmes, n'ayant ni plus, ni moins de facultés qu'ils n'avaient précédemment. Sans doute, durant le cours de cette nouvelle existence, il leur est donné d'acquérir par l'étude et, s'ils le font, ils en ressentiront les bienfaits lors de leur réincarnation ; mais quant à nous, nous ne devons, nous ne pouvons en tirer aucun profit. S'il en était autrement, on aurait d'étranges résultats. Effectivement les Esprits pensant pour nous, étudiant pour nous, acquérant pour nous, nous serions tous également instruits, également savants sur toutes choses sans avoir besoin de nous donner la moindre peine, le moindre souci ; nous n'aurions plus, en un mot, qu'à profiter de leurs découvertes. Que deviendrait, dans ces conjonctures, cette loi du progrès personnel qui régit la destinée de tous les hommes ?

Mais, m'objectera-t-on peut-être, vous nous avez dit ci-dessus que les Esprits nous venaient parfois en aide dans certaines circonstances. C'est vrai et je le confirme. Mais qu'on y prenne garde, c'est par intuition et non par révélation, ce qui est bien différent. Et puis que font-ils dans ces occasions ? Ils n'agissent d'abord que comme simples conseillers. D'un autre côté ils ne font, et encore dans une juste mesure, que nous faciliter la voie dans laquelle nous sommes déjà entrés, parce que ceux-là seuls peuvent être aidés par eux qui sont aptes à les comprendre et à pouvoir utiliser leur assistance. Il n'y a là rien qui ne puisse être admis, et rien surtout qui soit de nature à faire supposer un savoir exceptionnel.

Au reste il ne faut pas croire que les Esprits aient une pareille prétention. C'est tellement vrai que toutes les fois que nous avons agité une question avec eux, ils ont eu le soin de nous dire qu'ils ne nous donnaient qu'une opinion personnelle, plus ou moins éclairée sans doute, mais que nous étions libres de discuter, ce que parfois nous avons fait avec succès.

Après ce que je viens de dire sur les deux premières facultés dont on a voulu gratifier les Esprits, ai-je besoin de relever ce qui a été dit sur leur prétendue puissance ? Cela ne me paraît pas utile ; cependant, désireux de prouver à tous que je ne veux fuir devant aucune difficulté, voici les explications que je puis fournir à ce sujet :

Tout d'abord, il faut le reconnaître, il est très vrai que, par l'intermédiaire de certains médiums, on a constaté des faits vraiment surprenants. Parmi ceux qui ont aussi occupé l'attention publique, il faut citer surtout M. Daniel Dunglas Home, qui, par des expérimentations, a jeté tous ceux qui en ont été les témoins, dans l'étonnement le plus grand, je pourrais dire la stupéfaction.

Ce n'est pas tout. Si on veut lire le livre déjà cité de M. Jacolliot, on y verra que cet auteur parle de faits plus merveilleux encore, qui se sont passés sous ses yeux, dans l'Inde même, en tête-à-tête avec un de ces Fakirs, appelés charmeurs ou jongleurs, que l'on rencontre dans ce pays.

Est-ce à cette puissance que l'on veut faire allusion ? S'il en est ainsi, je me hâte de dire que je n'ai nul intérêt à contester qu'il existe des hommes doués d'une force ayant une nature particulière et que, sous leur pression, il puisse se produire certains phénomènes. C'est l'opinion de plusieurs savants anglais qui ont fait assez récemment à ce sujet, avec M. Home, les expériences et les études les plus approfondies.

Tel est l'avis de M. Jacolliot qui s'exprime comme suit : « Puisque je me suis laissé entraîner sur le terrain des appréciations personnelles, je conclus de tout ce que j'ai vu dans l'Inde, en le dégageant du fantastique que dont les Indous aiment à s'entourer, *qu'il doit y avoir dans l'homme une force spéciale agissant sous une direction inconnue et souvent inintelligente, force dont les lois demandent à être étudiées par des hommes spécialement exempts de préjugés et de routine.* »

Mais que l'on admette ou que l'on repousse ces récits extraordinaires, ce qu'il faut toujours considérer, dans le premier cas, c'est, d'une part, qu'il ne s'agit que de phénomènes physiques, et de l'autre que la force propre du médium entre pour beaucoup dans ces manifestations.

C'est ce qui ressort du travail de M. William Crookes, à l'occasion de ses recherches expérimentales sur la force psychique. « Les expériences, dit-il, que j'ai tentées, ont été très nombreuses ; mais, vu notre connaissance imparfaite des conditions qui sont favorables ou opposées aux effets de cette force, ainsi que la façon évidemment capricieuse dont elle se produit, et aussi parce que M. Home lui-même est sujet à d'explicables flux et reflux de la force, il est arrivé rarement qu'un résultat obtenu dans une occasion, ait pu être confirmé dans une autre et être mis à l'épreuve comme appareil spécialement disposé dans cette intention... »

Laissons donc tous ces faits à l'écart et cela parce que n'étant, ainsi que je l'ai déjà dit, que le résultat de la combinaison des fluides réunis des Esprits et des médiums, ils prouvent bien, si l'on veut, qu'il existe chez les premiers une certaine puissance, mais ils démontrent en même temps qu'elle est contenue sous certains rapports, dans des limites qu'ils ne sauraient franchir. Il ne peut donc être question pour eux d'un pouvoir absolu, illimité.

Je pourrais m'arrêter ici ; mais il est un autre point de vue, auquel on n'a probablement pas songé, et sous lequel cependant l'intervention possible, probable même des esprits doit être examinée. Je veux parler du rôle qu'ils peuvent quelquefois jouer dans l'univers. A cet égard, il est admis qu'ils sont souvent appelés, dans diverses circonstances, à exercer une assez grande influence sur l'ensemble de nos destinées en général. C'est lorsqu'ils reçoivent ce qu'ils appellent une mission dans le but de se mêler à certains événements.

Cela n'est pas douteux pour l'un des penseurs les plus distingués de notre époque, Frédéric Schlegel. D'après lui, l'histoire ne serait que « la lutte incessante des nations et des individus contre les puissances invisibles... »

Voici ce que dit à ce sujet M. Alphonse Esquiros dans son ouvrage intitulé : *La vie future au point de vue socialiste* : « C'est une idée très ancienne, dont on retrouve l'origine dans les traditions des Celtes, nos ancêtres, que les morts, délivrés de leur enveloppe grossière, continuent d'habiter les régions élevées de notre globe, qu'ils assistent sous une forme invisible à nos luttes, à nos épreuves, qu'ils aident même de leur concours et de leur influence voilée les progrès du genre humain... Leur présence au milieu de nous ressemble à celle des Dieux homériques ; mêlés à nos révolutions, ils jouissent des événements et des résultats qu'ils ont préparés. La part d'action qu'ils prennent au mouvement de l'histoire n'est peut-être pas médiocre. Si la différence des organismes met entre eux et nous une distance matérielle, elle n'empêche point la communion des âmes... »

M. Esquiros est évidemment dans la vérité. C'est ainsi, d'après la révélation des Esprits eux-mêmes, que les choses se passent. Toutefois qu'on ne présume pas de là que les Esprits jouissent d'un pouvoir exceptionnel, surtout d'une puissance dont ils pourraient nous abandonner une partie quelconque. Leur influence, comme dit M. Esquiros, est voilée, nous ne pouvons en ressentir que les effets intimes. Au reste la raison et le bon sens nous disent qu'il ne peut en être autrement.

(A suivre.)

PREUVES D'IDENTITÉ

Tout récemment, mon ami et collaborateur, André Gaudette, a publié un très intéressant article, notamment dans la *Revue Spirite*, sous le titre : « Un fait authentique ». M. Clémens, qui fut autrefois un ami de M. Leymarie père, m'a confié le détail de deux expériences également édifiantes qu'il désire livrer aux réflexions des abonnés. La prudence de M. Clémens est un sûr garant de la réalité de faits qui le concernent personnellement et dont le développement fut observé dans les conditions du plus rigoureux contrôle. Je me suis attaché à conserver dans la narration qui va suivre les termes mêmes et les expressions de l'auteur.

EXPÉRIENCES DE M. CLÉMENTS.

Le *Light* du 24 mars publia un article de l'éminent écrivain M^e W. Wilcox, qui avait déjà paru dans un journal non spirite de San Francisco, connu sous le nom de l'*Examineur*. Le témoignage d'une personne comme M^{me} Wilcox est d'un grand poids et le fait qu'elle relate apporte, comme elle le déclare d'ailleurs elle-même, une preuve manifeste de la communication d'intelligences étrangères, à la fois à l'expérimentateur et à son médium. Cette dame, au cours d'un séjour qu'elle fit à New-York, se trouva en relations avec une personne cultivée, d'esprit curieux et prudent qui occupait une situation sociale en relief. Elle était ce qu'on appelle une « sensitive », mais ses singulières facultés n'étaient connues que de quelques amis intimes seulement. Ses proches n'aimaient pas à la voir expérimenter dans ce troublant domaine et son mari ne permettait que de rares séances avec eux, et naturellement, il n'était pas question ici de rétribution pécuniaire. M^{me} Wilcox, qui n'était pas encore très convaincue de la réalité des phénomènes, obtint, après quelques difficultés, d'organiser une séance chez elle avec cette dame X... Elle emprunta aux enfants d'une voisine et amie deux ardoises entre lesquelles elle insinua une feuille de papier repérée et un petit morceau de mine de plomb, puis elle serra les ardoises ensemble, *sans laisser toucher à quoi que ce soit par le médium*. Elle maintenait toujours les ardoises pendant que la dame X... posa les mains dessus avec elle. La séance commença. La pièce était vivement éclairée par l'électricité et elle s'y trouvait seule avec le médium.

Presque aussitôt une « force » agita les ardoises, provoquant des mouvements qui semblaient y produire de violents tiraillements, brusques et saccadés. On entendit ensuite des coups très distinctement frappés dans la pièce et même sur le dossier de la chaise de M^{me} Wilcox... puis, quand elle ouvrit les ardoises, elle y trouva sur le papier la trace d'une écriture fine, mais très lisible, portant la signature de sa belle-mère qui mourut à une époque, où le mari de M^{me} Wilcox était encore enfant. Cette jeune mère avait vécu dans un petit village ignoré, loin de New-York, et n'était qu'à peine connue de quelques amis de M. Wilcox.

On recommença l'expérience, une autre feuille de papier blanc fut remplacée par M^{me} Wilcox entre les ardoises et on les trouva, un moment après, couvertes d'écritures différentes, présentant six spécimens en tout et dont le texte contenait des appréciations et affirmations qui furent vérifiées et reconnues exactes par la suite.

En résumé, M^{me} Wilcox déclare :

1^o Qu'elle n'était sous l'influence d'aucune force hypnotique, ni le jouet d'aucune hallucination ;

2° Qu'elle avait seule préparé et manié les objets qui servirent à l'expérience après se les être procurés elle-même;

3° Que le médium se prêtait à l'expérience par pure complaisance et qu'elle ne trouve dans la science physique aucune loi permettant d'expliquer, aucune expérience capable de reproduire des phénomènes identiques.

Cette expérience m'en rappelle une autre du même genre que j'eus la bonne fortune de réaliser un jour, à San-Francisco, avec le célèbre médium Fred Evans.

Étant un jour avec un confrère qui connaissait M. Evans, il me proposa de l'accompagner chez lui en visite amicale. J'acceptai, et peu après, j'étais présenté à l'improviste au médium qui nous fit bon accueil. C'était alors un homme d'une trentaine d'années, d'apparence robuste et en parfaite santé. Ses manières étaient correctes, sa conversation simple et sans emphase.

Le médium, ainsi que mon confrère, ne connaissaient absolument rien de ma famille et je n'avais aucune autre relation à San-Francisco. Après avoir causé pendant quelques instants de sa médiumnité, M. Evans me proposa fort aimablement, de me donner une petite séance d'*écriture directe*.

Sur mon acceptation empressée, il me fit passer avec lui dans une pièce voisine, éclairée par le radieux soleil de janvier, si connu des voyageurs en Californie et nous prîmes place de chaque côté d'une petite table en bois blanc. M. Evans me pria de choisir deux ardoises dans un tas qui jonchait le parquet, de les bien examiner et de les placer sur la table. Je m'exécutai et je le vis mettre entre les deux ardoises un petit morceau de crayon d'ardoise, les fermer l'une contre l'autre et les placer sur la table sous mes yeux.

A partir de cet instant, il se recula à une certaine distance de la table, laissant les ardoises près de moi, mais *ni lui, ni moi*, nous n'y touchâmes avant la fin de la séance.

Il y avait également sur la table un crayon rouge et un crayon bleu. Voyant que je les regardais, M. Evans me dit: je laisse toujours quelque objet de couleur, car quelquefois « ils » s'en servent pour dessiner ou pour écrire, et il ajouta: « J'entends souvent, avant d'avoir de l'écriture, des noms, et quand ils ne sont pas reconnus par le « sitter » (personne qui assiste à la séance) mes guides « les » éloignent pour « les » empêcher de prendre la place de ceux qui veulent communiquer. »

Je ne répondais rien à tout cela: je ne voulais pas fournir d'indices, car, dans ces études, on sait combien il faut peu de chose pour vicier le caractère d'authenticité d'un phénomène de cette espèce et détruire sa valeur scientifique.

Je me bornais donc à regarder, à écouter, et j'entendais parfaitement bien le grincement du crayon entré les ardoises, que je ne quittais pas des yeux.

Enfin, le crayon s'arrêta, trois coups se firent entendre et Evans me dit : « Je crois que vous aurez satisfaction, veuillez retourner les ardoises. »

Je vis, en effet, avec émotion et en pleine lumière, *trois écritures différentes signées de trois noms qui m'étaient connus*. La première communication était écrite en blanc et signée « Ton père ! » et un prénom qui n'était pas exactement le sien, mais un diminutif, un dérivé *qu'on avait coutume de lui donner dans sa jeunesse*. Le texte de la communication disait, entre autres choses, que je partirais pour l'Europe vers le mois d'août de l'année courante. Nous étions alors en janvier et je n'avais aucun projet, aucun plan de ce genre. Bien plus, j'avoue même que, par la suite, je n'ai jamais songé à me conformer à ce qui m'avait été écrit à cet égard, et j'avais un peu oublié cette communication, quand les circonstances me déterminèrent à quitter New-York, le 28 juillet suivant, pour venir à Paris... Or, quatre ans auparavant, à Paris même, et par l'*écriture directe* également, j'avais reçu l'avis, par une communication obtenue avec Slade, et où l'invisible interlocuteur se disait être l'esprit de mon père, que j'irais en Amérique et qu'ensuite je reviendrais à Paris. Evans ignorait tous ces détails, il ignorait également la mort de mon père.

La deuxième écriture était de *trois couleurs*, la première ligne : bleue, la seconde : rouge, le reste en *blanc*, et c'était signé : « Votre beau-père ». Le prénom suivait, prénom relativement peu connu en Amérique. Il n'avait pas été prononcé par Evans pendant la séance, au moment où il disait avoir entendu d'autres noms. La communication commençait ainsi « en anglais » : « Avec l'aide aimable d'autres esprits amis, je puis écrire ces quelques lignes... », etc... Or, mon beau-père était artiste peintre et ne connaissait pas du tout la langue anglaise qui était familière aux deux autres signataires des deux autres communications. En outre, on pouvait supposer que l'emploi des couleurs dans l'écriture avait pour but de symboliser sa profession et sa nationalité. M. Evans ignorait d'ailleurs tout cela. Enfin, la troisième communication en blanc était signée d'un nom bien connu, d'une entité qui s'était déjà manifestée par d'autres médiums ou directement. Il semblait qu'il y eut entente entre les trois esprits... et de plus, il y avait dans ces quelques lignes un mot évidemment écrit avec une intention spéciale à mon égard et qui n'avait de sens que pour moi seul. C'était une véritable et magnifique preuve d'identité.

M. Evans, toujours dans son état normal, m'expliquait le *modus operandi* des invisibles pour produire ces merveilleux résultats. Les guides affirmaient que la genèse de l'opération avait lieu en dehors des ardoises et même de la maison et que les éléments nécessaires avaient été puisés dans les objets qui nous entouraient, ainsi que dans nos « auras » — ceci pour la partie matérielle de l'expérience. — Ces éléments étaient ensuite comme projetés

de l'espace sur les ardoises ou sur le papier préparés pour les recevoir. Il disait aussi que les esprits éprouvent souvent de grandes difficultés à établir la communication et à se mettre en rapport avec les intéressés. Il y avait surtout grande difficulté à établir le lien entre les esprits messagers et la personne qui reçoit le message, à cause de l'éloignement, de la densité fluïdique et morale.

Pendant qu'Evans parlait ainsi, je copiai fidèlement les trois communications et en songeant ensuite à cette belle expérience, je reste toujours, comme M^{me} Vilcox, prêt à affirmer que je ne trouve pas d'autre explication que la théorie spirite... Je serais toutefois très heureux si nos savants pouvaient m'en donner une autre.

Telle est la judicieuse conclusion de M. Clemens et nous profitons de la publication de cet article pour rappeler que, tout récemment, il a fait paraître chez M. Leymarie une brochure intéressante à lire et à méditer sous le titre de *L'Intervention des Invisibles dans l'Histoire Moderne*.

On trouve dans cet ouvrage de curieuses révélations sur l'enchaînement des faits historiques qui aboutirent à la Révolution Française, presque conjointement à l'émancipation des États-Unis d'Amérique et à l'abolition de l'esclavage des noirs.

La librairie Leymarie vient de publier également une communication médianimique sur *L'Être Suprême et ses lois*, obtenue dans de curieuses conditions, relatées dans la préface, et manifestement supranormale par la faculté de production spontanée et ininterrompue du médium écrivain, employé de chemin de fer et inexpérimenté jusque-là au sujet des phénomènes psychiques. La *Revue Spirite* du mois de mai 1905 en a d'ailleurs fait mention, ainsi que de *L'Intervention des Invisibles dans l'Histoire Moderne*, par M. Clémens.

PAUL HEIDET

PAGES RETROUVÉES

(suite).

L'ABBÉ BORNAVE

XXV

— Eh bien, ma pauvre Evéline, ton mariage se fait toujours attendre et le ministre est bien cruel envers ton fiancé et toi...

— Je pense, ma bonne Violetta, que toutes les pièces adressées à Paris sont maintenant entre les mains de l'amiral, maître de nos destinées ; M. le

Gouverneur les a chaleureusement appuyées et Maurice disait hier à mon père que, dans un mois, nous pourrions enfin être unis devant Dieu et devant les hommes. Parlons donc d'autre chose, Violetta ; tu ne m'as pas encore donné ton impression au sujet de l'abbé Bornave que mon fiancé et moi t'avons présenté depuis deux mois. Comment l'as-tu trouvé ?

A cette question inattendue la jeune et belle fille rougit étrangement et c'est en balbutiant qu'elle répondit : — Je le trouve très bien. Comme il ressemble à M. Vallas !

— Mais, ma chérie, je songe à une chose, n'est-il pas ton confesseur ?

— Non, Eveline, et tu vas trouver étrange ce que je vais te confier, l'abbé Bornave n'a pas voulu me confesser. C'est en tremblant, je l'avoue, que je me suis approchée du confessionnal, lorsque j'ai su que ce jeune prêtre y attendait ses pénitentes.

J'y suis entrée et me suis agenouillée, attendant anxieuse qu'il m'adressât la parole et ma surprise fut grande lorsqu'il me dit qu'il aimerait mieux me voir aller demander l'absolution à M. le Curé.

— Et depuis, ma chérie, as-tu revu l'abbé Bornave ?

A cette seconde question, Violetta ne put cacher le trouble qui s'était emparé d'elle et murmura... — Oui, Éva, je l'ai revu, mais ne me demande rien de plus.

— Chère Violetta, il me semble que mes questions t'ont fait de la peine ?

— Oh non, ma bonne Éva... et la brune enfant, ne pouvant plus maîtriser son émotion, se mit à sangloter.

— Mon Dieu ! qu'as-tu donc, Violetta ? et, courant vers son amie, Éva la prit dans ses bras et la couvrant de baisers, lui dit tout bas : Un secret, mignonne ?

— Oui, Éva, un secret ; pourquoi avez-vous amené ici l'abbé Bornave ? et les pleurs de la pauvre enfant redoublèrent.

Puis, laissant tomber doucement sa tête sur l'épaule de son amie, elle lui dit bien bas : Est-ce que c'est mal d'aimer un prêtre ?

— Ma chérie, que puis-je te répondre ? Oui, c'est mal sans doute... Que dois-tu attendre d'un pareil amour. Tu l'as donc revu seul ? Est-ce qu'il t'a dit qu'il t'aime ?

— Oh non, jamais, je te le jure : je serais morte de honte s'il savait que je l'ai regardé d'un œil coupable. Je t'ai tout dit, crois-tu que Dieu me pardonnera ?

— Oui, adorable amie, oui Dieu te viendra en aide, et tu oublieras un instant d'erreur, car tu sais bien qu'un prêtre a prononcé des vœux qui l'éloignent du mariage. Or tu ne voudrais pas qu'il fût criminel en t'aimant comme un... autre homme.

— « Non Éva, tu me connais, tu sais que je mourrais si l'abbé Bornave me faisait un aveu défendu. Ne parlons plus de cela et jure-moi d'oublier ce que je viens de te confier. Je sens que cet acte loyal m'a fait du bien. « Parlons plutôt de toi et de ton bonheur prochain ; un mois est bien vite passé surtout, à ce qu'on dit, pour des amoureux comme vous, qui se rencontrent tous les jours.

— C'est vrai, ma Violetta, mais je vois moins Vallas depuis que son cousin l'abbé est à Saint-Denis ; il me demande souvent la permission d'aller causer avec lui, et je ne puis lui refuser ce plaisir.

— Tu aimes bien M. Vallas, Éva, mais si, pour une cause qu'il ne faut pas prévoir, le Ministre reculait encore votre mariage, que feriez-vous ?

— Ta question, chère Violetta, n'a rien qui puisse me troubler car elle a été prévue : M. Vallas donnerait sa démission et nous nous marierions sans la permission de M. le Ministre.

— Espérons que ton fiancé ne sera pas réduit à pareille alternative, tu te marieras avec ton bel officier, il t'emmènera en France où tu seras heureuse et, comme tu me l'as dit, quand il sera capitaine, il fera des démarches pour revenir à la Réunion.

En ce moment, la Cafrine Zézette, servante de Violetta, entra avec Fifine, sa fille et Taillé, la suivante de M^{lle} Éveline.

— Bonjour Fine, lui dirent les deux amies, as-tu quelque chose à nous dire ? — Non, mesdemoiselles, j'arrive de Saint-Paul pour voir Maman Zett' et passer quelques jours ici.

Éva et Violetta n'ignoraient pas la liaison de Mam'zell Fine avec le lieutenant Lionnet, mais quelque sévère qu'on soit aux colonies pour la conduite des jeunes filles, le temps n'a pas encore effacé le préjugé de la couleur et ce qui serait regardé comme un crime chez une demoiselle de famille semble naturel lorsque la coupable est une fille de couleur.

Depuis quelques années les mariages légaux et religieux se sont multipliés entre les mulâtresses et ce qu'on appelle « les petits blancs », mais le nombre des divorces augmentant en même temps, a rendu ces unions légales si inutiles que les mariages libres d'autrefois valaient encore mieux, car ils attiraient peu l'attention ou plutôt étaient regardés avec indifférence.

Il était tard, la nuit allait venir et il fallait qu'Éva rentrât à Saint-Denis ; elle embrassa donc bien tendrement Violetta en murmurant à son oreille : « Prie Dieu, tu oublieras. » Et, suivie de Taillé, sa jeune malabare, M^{lle} S. regagna la ville.

Violetta resta seule avec Fifine qui était de son âge et qu'elle affectionnait sincèrement. Moins délicate et moins discrète que M^{lle} Éva, la mulâtresse se mit à parler de l'abbé Bornave avec indifférence, sans se douter que tout à la fois elle causait au cœur de Violetta du plaisir et de la peine.

L'amie du lieutenant Lionnet bavarda longtemps, racontant ce que savait déjà celle qui l'écoutait distraitemment, c'est-à-dire ce qu'elle avait entendu dire de l'histoire de Vallas et de l'abbé Bornave, puis Fifine crut intéressant de conter aussi l'existence qu'elle menait à Saint-Paul. L'officier lui avait choisi une jolie maisonnette dans le quartier du *Bernica*, où elle allait tous les jours se baigner dans les eaux si fraîches et si claires du torrent. Elle parla des travaux de son ami et des soirées qu'il venait passer avec elle pour se délasser de ses fatigues avant de rentrer au quartier qu'il était tenu d'habiter.

La caserne de Saint-Paul, qui abritait alors un détachement de quarante soldats d'infanterie de marine et qui a été, je crois, abandonnée depuis, était un ancien magasin de la puissante Compagnie des Indes et avait été construit à la fin du règne de Louis XVI. Il y avait déjà deux mois que le lieutenant Lionnet y était détaché sans y trouver trop d'ennui. Ses matinées étaient employées par lui aux levés faits sur le terrain et l'après-midi à dessiner les épures qui devaient apporter les corrections à la vieille carte d'état-major.

Le dimanche, il recevait deux ou trois camarades qui venaient de Saint-Denis à cheval par la belle route de la Montagne et de la Possession et passaient la journée avec lui.

Un jour, Vallas et son cousin étaient arrivés en voiture et Mamzelle Fine sur l'invitation expresse des deux visiteurs, avait elle-même servi le repas et pris le café avec les trois amis.

— Voulez-vous dormir, Fifine, avait demandé après la sieste Vallas qui désirait montrer à l'abbé Bornave le pouvoir de celle qui avait assisté au naufrage du *Paul-et-Virginie* et en avait si bien décrit les cruels incidents.

Sans penser aux conséquences d'une séance d'hypnotisme, Lionnet, pour complaire à son ami, plongea sa compagne dans le sommeil magnétique. Alors elle dit au jeune abbé et à Vallas des choses qui se passaient à la même heure au pays basque, faits qu'il est inutile de rappeler ici, mais que Lionnet m'assura avoir été notés et vérifiés.

Comme Fine allait être démagnétisée par le lieutenant, elle se leva en l'écartant avec force et s'écria en regardant Vallas et l'abbé Bornave... Du sang ! du sang sur vous deux !

— Tais-toi, folle, dit Lionnet, en soufflant sur les yeux de la voyante, et en l'éveillant... assez, avec ce sang ! tu en vois partout !

— Cela, mes chers amis, n'a pas le sens commun... Si je parle de vous le soir à cette petite folle, je suis certain que le matin elle aura rêvé de coups de poignard ou de coups d'épée, ce qui, je le répète, n'a aucune raison d'être.

Aussi, Vallas et le jeune abbé ne gardèrent-ils aucune impression fâcheuse des paroles de Fifine et revinrent-ils à Saint-Denis paisiblement.

— A bientôt, leur dit Lionnet, en les accompagnant à leur voiture, sorte de jolie charrette anglaise que conduisait un jeune cocher indien vêtu de blanc et portant sur la tête un beau turban de soie bleue.

— Oui, à bientôt, répéta Mam'zell' Fine d'un ton étrange.

XXVI

J'aborde maintenant un chapitre délicat, dans lequel je parlerai de ce qu'il y a de plus doux pour les cœurs de deux jeunes gens chastes et purs, de cette attraction divine de deux âmes placées sur terre pour aimer.

Un matin donc, Violetta était allée à l'église du Butor pour assister à la messe et se préparer, par la confession, au sacrement de la communion. En entrant au tribunal de la pénitence, elle avait appris que c'était l'abbé Bornave qui y entendait les aveux des pécheresses.

Toute tremblante, elle s'était agenouillée dans le réduit sombre et avait murmuré doucement : Mon père.

— C'est vous, mademoiselle Violetta ? lui avait dit à voix basse le jeune abbé...

— Oui, mon père. Voulez-vous entendre ma confession ?

— Non, mon enfant. J'aimerais mieux vous voir aller au confessionnal de M. le curé.

Très émue, Violetta se retira et rentra chez elle, en proie à un trouble facile à concevoir.

Dans la soirée, comme elle était assise sur le banc de son jardin, elle fut surprise de voir l'abbé entrer suivie de Zézette.

— Voulez-vous recevoir ma visite, mademoiselle Violetta ?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Vous avez dû être étonnée, mademoiselle, de l'accueil fait ce matin par le prêtre, à une pénitente qui était venue réclamer son ministère...

— En effet, monsieur l'abbé.

— Eh bien, dussiez-vous mal penser de moi, je viens franchement vous dire des choses que dicte ma conscience. Je connais toute la pureté de votre âme, car mon cousin Vallas et sa fiancée m'ont beaucoup parlé de vous et je ne me sens pas digne de scruter votre conscience, je ne crois pas avoir le pouvoir de remettre des péchés imaginaires comme doivent être les vôtres et je viens vous expliquer un état d'âme que vous comprendrez, mademoiselle, car j'ai jugé votre intelligence bien supérieure à celle de toutes les femmes qui viennent s'agenouiller dans le confessionnal et s'en retournent avec la conviction qu'elles n'ont plus rien à se reprocher parce qu'un homme, revêtu de la robe de prêtre, leur a fait entendre l'*absolvo te*.

D'après l'Église catholique, l'absolution remet l'âme en état de grâce, et je me range à l'opinion de l'Église protestante, qui n'admet pas ce pouvoir

donné au prêtre en qualité de juge et comme représentant de Jésus-Christ. La rémission des péchés est acquise à la foi profonde, au repentir absolu, mais ne dépend aucunement de l'intervention du ministre, elle appartient à Dieu seul.

— Alors, monsieur l'abbé, vous ne confesserez plus?

— Si, mademoiselle, j'assisterai à la confession, je donnerai des conseils et même je prononcerai l'*absolvo*, mais suivant les intelligences qui s'approcheront de moi, je me tairai ou j'ajouterai le conseil de faire à Dieu seul une confession complète et sincère. Deux femmes ont reçu de moi cet avis : une jeune fille de mon pays, qui sera ma belle-sœur avant peu, M^{lle} Rose Beraben, et vous, dont j'espère être l'ami... ne me sentant pas le courage d'être appelé par vous « Mon père ».

Très émue, Violetta ne trouva pas de paroles pour répondre à ce prêtre, dont la présence la troublait. Tous deux jeunes et beaux, ils comprenaient que le silence seul pouvait traduire leurs pensées et ils se séparèrent en proie à un sentiment de sympathie réciproque profonde.

— Au revoir, mademoiselle Violetta.

— Au revoir, monsieur l'abbé.

Et chaque soir, Gaston Bornave venait s'asseoir dans le jardin de Violetta et causer avec elle. Il la questionna sur sa vie passée, il apprit, des lèvres de la jeune fille, la perte de son père mort en mer, et de celle que le ciel eût dû lui conserver, de sa mère bien-aimée qui, en mourant, l'avait laissée seule au monde.

Gaston, à son tour, raconta son passé déjà assombri par les tristesses et les déceptions. Il avoua que cette soutane qu'il portait, il l'avait acceptée volontairement, mais par sacrifice, il assurait qu'il remplirait son devoir, mais en confessant que son âme était envahie par le doute.

L'innocente enfant écoutait avec plaisir ce jeune homme, dont la parole douce, dont la franchise, attiraient toute sa confiance, sentant bien que jamais elle n'aurait rien à redouter de lui.

Un soir que Violetta parlait pour la dixième fois de la mort de ses parents, qui la laissaient seule exposée à bien des dangers, Gaston lui assura qu'ils n'étaient pas morts, mais seulement invisibles et que, bien souvent, ils étaient près de leur chère enfant, pour la protéger et la mettre à l'abri des dangers.

— Comment, monsieur l'abbé, vous ne croyez pas à la mort?

— Non, ma chère enfant, je crois que la vie est un perpétuel recommencement et que ce que nous appelons la mort, mot qui dans votre imagination encore ignorante signifie fin de la vie, est peut-être la vie réelle qui s'interrompt pour faire place à l'intermittence actuelle... à la vie présente.

— Alors, monsieur l'abbé, vous pensez que peut-être nous avons déjà vécu sur cette terre?

— Oui, Violetta... pardonnez-moi, mademoiselle, mais je sens un bonheur bien grand, quoique fraternel, à vous appeler simplement Violetta, et quand votre cœur vous aura dit que vous avez un frère en moi, vous oublierez mon caractère de prêtre, pour m'appeler mon frère, mon ami...

Et un soir vint où la naïve et adorable enfant ne vit plus en Gaston Bornave qu'un ami tendre et loyal et en le quittant elle lui tendit son front et l'appela mon frère.

Ce fut pour ces deux âmes chastes un bonheur pur et sans mélange qui avait pour cadre un ciel serein où brillaient les étoiles.

Chaque soir Gaston vêtu d'un costume civil sombre quittait sa demeure située non loin de celle de Violetta et la trouvait sur le seuil de sa porte, où calme et sans crainte elle lui tendait son front d'ange.

Bonsoir Violette... bonsoir Gaston... Le prêtre avait peu à peu disparu et bientôt Violetta ne vit plus en l'abbé Bornave qu'un frère qu'elle avait toujours connu et qu'elle voudrait toujours aimer ainsi de cette amitié pure, vierge de tout désir.

XXVII

Laissons dans ce doux nid ces deux colombes et voyons venir le démon sous la forme d'une petite sauvage.

J'ai plusieurs fois nommé Taillé, la jeune malabare attachée à la personne de M^{lle} Eveline S..., la fiancée du lieutenant Vallas.

Très jolie et très passionnée, comme les filles nées sous le ciel brûlant de l'Inde, elle avait bien des fois lancé au bel officier des œillades engageantes qu'il aurait peut-être comprises et accueillies s'il n'avait été si complètement épris de sa chère Éva.

Lorsque l'abbé Bornave fut arrivé, Taillé fut envoyée souvent par sa maîtresse chez Vallas afin de demander des nouvelles du naufragé et lui remettre quelques douceurs qui accompagnent presque toujours, au pays des créoles, l'envoi d'un billet quelconque.

La gentille malabare entra dans la chambre du lieutenant et causait volontiers. Elle plongeait les rayons de ses yeux noirs dans ceux de l'abbé Bornave qui n'y prêtait guère attention. En quittant Vallas un matin, après une commission faite, elle lui dit dans le gentil patois créole. — « Vous l'es bien zoli, mais vout'cousin l'es beau; mi aime a li. » Cet aveu fit sourire le lieutenant qui trouva fort naturel le bon goût de Mam'zell Taillé et se garda bien de répéter à Gaston les paroles de la petite indienne.

Un samedi Taillé alla au Butor demander l'abbé Bornave, elle lui dit qu'elle était chrétienne et qu'elle voulait se confesser. Le jeune prêtre la pria d'entrer au confessionnal, et jetant sur lui un surplis il alla la rejoindre. — « Monsieur l'abbé, lui dit-elle, je viens vous dire un gros péché. —

Quel est-il? demanda doucement le prêtre sans lui faire remarquer qu'elle ne l'avait pas appelé « mon père. » — Je suis amoureuse. — Quel âge avez-vous, mon enfant? — Dix-sept ans. — Quel sentiment éprouvez-vous? — Je ne sais pas moi, je suis amoureuse. — Très bien, vous l'avez dit, cela peut être bien ou répréhensible. Celui que vous aimez est-il digne de votre amour? — Oh oui, mais moi je ne suis pas digne du sien. — Est-ce un de vos compatriotes. — Non. — Cela ne fait rien, mon enfant. Voulez-vous l'épouser? — Je ne peux pas, mais je l'aime. — Alors demandez à Dieu l'oubli de cet amour. — Ce n'est pas possible, je l'aime et je veux qu'il le sache. — Je suis un confesseur, ma fille, non un confident. — Et Taillé se prenant à pleurer, avoua à l'abbé Bornave son amour et son désir. — Retirez-vous, mon enfant, vous doublez votre péché en parlant ainsi à un prêtre, et, sortant du confessionnal, il s'en alla en exhortant la suivante de sa future cousine à oublier cette passion coupable.

Taillé s'éloigna pleine de dépit mais presque tous les jours elle vint au Butor pour apercevoir le bel abbé.

Elle l'épia et ne tarda pas à découvrir les visites qu'il faisait à Violetta. En cette âme sauvage, le désir se doubla d'un sentiment plus coupable encore, celui de la jalousie, et, de l'amour à la jalousie et de la jalousie à la vengeance la petite indienne ne fit qu'un saut.

Un soir que Violetta attendait heureuse le moment de la visite de son ami, elle le vit venir de loin et son cœur battit doucement.

La bonne Zézette était toujours auprès d'elle et partageait, avec une joie profonde, le bonheur de la jeune maîtresse pour qui elle eût donné sa vie. Elle connaissait toute la pureté de l'âme de Violetta et pendant qu'elle et l'abbé étaient assis l'un près de l'autre, dans ce petit jardin témoin de leurs doux entretiens, la cafrine se tenait sur le seuil de la porte, veillant au dehors, comme un chien fidèle, sans comprendre autre chose à ce qui se passait derrière elle, si ce n'est que le bon Dieu avait enfin donné un ami à sa Violetta.

De ses yeux perçants la négresse remarqua, non loin de la villa, une ombre qui se dissimulait sous les filaos et les lilas qui bordent le chemin. Au départ de Gaston, la cafrine un peu défiante le suivit jusqu'à l'endroit où elle avait aperçu l'ombre disparaître... Elle la vit un instant regarder l'abbé puis se cacher de nouveau et n'y prit pas garde, le jeune prêtre ayant regagné sa demeure.

Lorsqu'elle rentra, elle trouva Violetta agenouillée, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel étoilé... — Chère Mam'zelle... lui dit Zette, il est tard, il faut vous reposer.

— Oui, Zette, laisse-moi terminer la prière que j'adresse à Dieu pour lui.

Le lendemain un jeune créole au service de l'abbé Bornave vint remettre à Zette une lettre pour sa maîtresse... elle était de l'abbé Bornave.

Avec quelle émotion Violetta l'ouvrit et la lut. Avec quel bonheur infini elle la relut plusieurs fois... la voici cette lettre datée d'un soir de l'année 187...

« Chère Violetta, ma sœur,

— Je vous ai dit ma vie, je vous ai ouvert mon âme, je vous ai parlé de mes doutes religieux, j'ai laissé exhaler devant vous des plaintes pour les jours tristes que je semblais reprocher au ciel de m'avoir comptés... Combien j'étais lâche et ingrat puisque je devais goûter le bonheur le plus pur... Mes lèvres ont senti le miel remonter du fond de la coupe où jusqu'à ce jour je n'avais bu que du fiel. Violetta, ange descendu du ciel, je vous ai rencontrée et j'ai oublié tous les jours sombres.

La joie succède à mes épreuves passées. J'ai eu des amis, j'ai vu des jeunes filles charmantes, il en est une pour laquelle mon cœur avait ressenti une amitié plus forte que pour les autres, mais le caractère sacré qu'elle portait comme ayant été — je le pensais alors — choisie par un autre pour la future compagne de sa vie, fit taire à jamais mon cœur qui se ferma jusqu'au jour où je vous ai vue Violetta.

Ne jetez pas cette lettre écrite par un prêtre, lisez-la jusqu'au bout, ensuite vous la brûlerez, mais rien de ce qu'elle redira de mes pensées ne doit troubler votre âme pure.

C'est donc en prêtre que je vous parlerai. Je vous dois de connaître le sentiment le plus radieux qui ait pénétré jusqu'à ce jour en mon cœur et je sens qu'il doit s'arrêter là. Je ne puis être pour vous qu'un frère, ma douce Violetta, je vous jure que vous resterez ma sœur.

Si la destinée que j'avais rêvée s'était accomplie, si j'avais porté l'épée, je vous parlerais un autre langage, ma tendre amie, je vous dirais : je n'ai jamais aimé que vous, et je serais fier de vous consacrer toute ma vie, voulez-vous unir la vôtre à la mienne et, par ce sacrement qu'il m'est à jamais interdit de recevoir, nous nous serions donnés l'un à l'autre pour toujours.

Dieu ne le veut pas et je resterai le frère tendre et dévoué. Mais ce soir, en vous faisant ce serment d'amitié fidèle, je sens que je n'ai pas le droit de vous demander un sacrifice égal au mien. Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes aimante ; vos vingt ans, vos charmes, votre tendresse, sont réservés à un autre et je me demande si mon affection a le droit de l'éloigner et de tenir la place que le ciel lui réserve ? Sur votre chemin, s'il passait un jeune homme digne de vous, je prierais Dieu de vous le donner pour époux, je vous bénirais tous les deux et je resterais toujours pour vous le frère dévoué.

Mes convictions ont écarté de moi toutes les idées superstitieuses et

cependant certaines prédictions se sont réalisées et des jours tristes assombrissent encore mon horizon. Si le rideau qui vient de se lever et m'a permis d'entrevoir le bonheur devait retomber, qu'il ne couvre que moi et vous laisse jouir en paix de celui que vous souhaite le cœur dévoué de votre ami pour la vie.

GASTON.

La lecture de cette page si tendre, si pleine d'affection — disons le mot — si remplie d'amour pur, fit couler de douces larmes des beaux yeux de Violetta qui murmura : Mon Dieu, protégez-le et pardonnez-moi cet aveu que vous seule entendrez... je l'aime.

XXVIII

Quelques semaines de bonheur passèrent comme un rêve pour les deux amis. Mgr Delannoy, dont l'affection pour l'abbé Bornave avait grandi chaque jour, se l'était attaché comme secrétaire.

Mais la joie pure n'est pas de ce monde, l'amour coupable que Gaston avait inspiré à la petite indienne Taillé, qu'il rencontrait sur son chemin bien souvent sans la regarder, avait allumé dans le cœur de cette âme sauvage le désir de la vengeance. Éva n'avait pas été sans remarquer le changement survenu dans le caractère de sa suivante et ses absences fréquentes que la malabare mettait sur le compte de sa mère malade qui l'appelait chaque soir et chez qui elle passait souvent la nuit. Un soir, Taillé songea à assouvir sa passion criminelle et une pensée atroce s'empara de son âme, celle de faire disparaître la jeune fille qu'elle savait aimée de celui qu'elle désirait.

Profitant de l'occasion fournie par sa maîtresse qui l'envoya porter à Violetta des fruits de mangues et d'ananas, elle glissa dans l'un d'eux du poison que les indiens connaissent et qui peut donner la mort en quelques heures. Par quel hasard Violetta fut-elle protégée, Dieu le sait, mais l'amie d'Éva et de Gaston ne ressentit rien de cette tentative criminelle. Alors la vindicative indienne comprit que c'était celui qui la dédaignait qui devait mourir.

Le lendemain soir, comme l'abbé Bornave sortait de chez celle à qui il avait donné l'amour le plus pur et s'en retournait à l'Évêché l'âme radieuse, Taillé qui l'attendait dans l'ombre, cachée derrière un arbre, sauta sur lui comme une panthère et, armée d'un couteau, le frappa au cou. Gaston poussa un cri et avant d'avoir pu reconnaître le meurtrier qui s'enfuit, il s'affaissa en perdant son sang.

Son cri avait été entendu de la Cafrine Zette qui ne rentrait jamais qu'après avoir vu disparaître au loin l'ami de sa maîtresse. Elle courut à l'endroit où elle avait entendu le cri et trouva l'abbé Bornave étendu couvert de sang. Elle appela sans bruit au secours du blessé quelques noirs, dont les

paillotes étaient voisines sur le bord du chemin et le prêtre évanoui et ensanglanté fut porté dans la case de l'un d'eux.

— Pas un mot, leur dit Zette, qui songea à l'honneur de sa maîtresse, allez vite chercher le médecin du Butor. Elle ordonna à deux noirs de rester là et courant chez Violetta, elle eut assez de présence d'esprit pour cacher son angoisse, fit coucher sa jeune maîtresse, puis fermant la porte, elle revint en hâte à la case où l'abbé Bornave était étendu sur un mauvais lit.

Le Dr Legras, qu'on avait rencontré, avait suivi le noir et entraît peu après Zézette occupée à laver la plaie du cou.

Le docteur l'examina avec soin et s'écria : « L'assassin a été maladroit et la victime l'a échappé belle... deux lignes plus loin, la carotide était tranchée ; ce ne serai rien. » Il fit respirer au blessé un flacon de sel qui le rappela à la vie et rapprochant les lèvres de la blessure fit un pansement suffisant pour arrêter l'écoulement du sang. — Où suis-je ? demanda le prêtre en r'ouvrant les yeux. — Dans la case d'un bon noir, d'un ami à moi, lui dit Zette en lui mettant un doigt sur la bouche. — Vallas ! dit l'abbé, courez chercher mon cousin le lieutenant Vallas.

— Qui donc m'a frappé ? demanda-t-il...

— On n'a pas vu l'assassin... J'ai entendu votre cri, monsieur l'abbé. Je suis accourue et vous ai trouvé couché en travers du chemin... C'est quelque voleur... — Non, dit le docteur, puisqu'en déshabillant M. l'abbé on a trouvé sa montre et sa bourse. — Alors, c'est le résultat de quelque erreur, mais à l'heure qu'il est, le coupable est loin et ne se dénoncera pas.

Une heure après, Vallas, que l'un des noirs était allé quérir à la petite île, arrivait avec une voiture, et après avoir été rassuré par le Dr Legras, l'officier pria Zézette et les noirs témoins du fait de ne pas parler de cet événement. Sa générosité envers eux tous paya leur silence et après avoir installé dans la voiture l'abbé Bornave revenu tout à fait à lui, le docteur et le lieutenant se dirigèrent lentement vers la petite île où Gaston reprit dans le lit de Maurice la place qu'avait déjà occupée le naufragé du *Paul-et-Virginie*.

— Qu'as-tu pensé, mon cher Vallas, en me voyant blessé au cou ?

— Je devine ce que tu ne dis pas, mon cher Gaston, et ce que mes lèvres ont failli laisser échapper dix fois pendant le voyage : la prédiction de la gitane ?

— Oui, Maurice... Quel mystère insondable !... Est-il donc possible de soulever ainsi le rideau qui cache l'avenir ?

XXIX

Comme la blessure de l'abbé Bornave n'avait aucune gravité, il écrivit quelques mots à Monseigneur pour avertir l'excellent évêque qu'il passait la journée chez son cousin Vallas et, le soir venu, il supplia celui-ci de lui envoyer chercher une voiture puis, obéissant à son cœur, il se fit conduire chez Violetta.

— Mamz'ell n'a rien su, dit Zézette bas au jeune abbé, mais elle eût été bien inquiète si vous n'étiez pas venu ce soir.

Violetta, dont les beaux yeux cherchaient avec bonheur ceux de son ami, remarqua bien vite sa pâleur et la teinte de souffrance dont ses traits étaient couverts. Elle s'approcha de lui et vit, entre son cou et le col, un léger linge sur lequel apparaissait une petite tache rouge... « Du sang ! monsieur l'abbé ? » s'écria-t-elle. — « C'en est rien, ma douce Violetta, lui dit-il, une très légère blessure... » — « Comment cela est-il arrivé ? mon ami... je vous en conjure ?... je veux savoir. » — « Vous cacher la chose serait, chère enfant, lui donner une importance qu'elle n'a pas, et je vous dois toute la vérité de ma vie. »

« Hier soir, en vous quittant, chère Violetta, j'ai été, dans la nuit noire, victime de quelque erreur... j'ai été frappé d'un léger coup de couteau qui, fort heureusement, n'aura pas de gravité... — Et le meurtrier, l'avez-vous distingué ? » — « A peine, ma bonne amie... il était fort petit, c'est tout ce dont je me souviens, car je crois bien que, comme une femme, je me suis évanoui. » Violetta ne put retenir une exclamation : « Oh ! Gaston, cher Gaston, quel est le malheureux qui vous a osé frapper, vous si bon ? — Je crois à une erreur, je le répète, et désire ne jamais connaître le coupable. »

Alors Zézette, tout en servant le thé et des rafraîchissements aux deux amis, raconta la scène de la veille et fut bien grondée par sa maîtresse dont les yeux pleins de larmes et de tendresse furent un baume bien doux pour Gaston Bornave. Il voulut prier son amie de lui chanter un de ces airs créoles qu'il aimait, mais elle n'avait pas le cœur à faire de la musique, et, disant que son âme était triste, elle conduisit son ami au jardin où, mettant sa main dans sa main, elle leva les yeux au ciel en murmurant : Merci, mon Dieu ! ma prière d'hier soir a été exaucée. Lorsque vous êtes parti, Gaston, je suis tombée à genoux là et j'ai prié le Seigneur de vous protéger... et il m'a entendue puisque la main criminelle ne vous a blessé que légèrement. Et la tendre enfant se laissa de nouveau tomber dans l'attitude de la prière en disant... Pardonnez Gaston, à celui qui a versé votre sang. Se penchant doucement vers cette créature angélique, Gaston déposa un baiser sur son front pur. — « Oui, dit-il, je lui pardonne pour l'amour de vous. » En cet instant, une vieille femme malabare entra dans le jardin et pria

Zette d'appeler M. l'abbé. — « Venez vite, monsieur l'abbé, venez vite, ma fille se meurt et vous supplie de me suivre à son lit. »

Le prêtre se leva et accompagna cette femme qui le précéda jusqu'à une petite maison du Butor qu'entouraient un certain nombre d'Indiens et de noirs du quartier. Tous s'écartèrent en silence avec respect et l'abbé Bornave entra dans une chambre sombre, à peine éclairée par la lumière d'une veilleuse allumée devant une petite Sainte Vierge en plâtre. Dans un lit étroit et bas était couchée la mourante dont les formes délicates semblaient celles d'une enfant. Quoique très faible, elle dit en indien à sa mère de se retirer et de fermer la porte. Alors, dans un sanglot, cet être, que la mort attendait, fit un effort pour se soulever et, se mettant à genoux, dit en joignant les mains : Pardon, pardon, monsieur l'abbé. — « C'est bien, ma fille, lui dit le prêtre... cela suffit, si vous avez commis des fautes, repentez-vous et Dieu vous pardonnera. » — « Non, monsieur Gaston, ce n'est pas à Dieu que je demande pardon, c'est à vous, à vous qui ne savez pas quelle coupable je suis... vous ne me reconnaissez pas... Taillé... Taillé, la méchante fille. Taillé jalouse, Taillé qui vous a attendu hier comme vous sortiez de chez M^{lle} Violetta et qui a voulu vous tuer. »

« — Comment, malheureuse, c'est toi qui m'a frappé ? Que t'avais-je fait ? »
« — Vous n'avez pas voulu m'aimer ! et j'ai commis deux crimes, mais c'est moi seule que Dieu a punie et c'est juste. » — « Tais-toi, ma fille, je te pardonne et Dieu oubliera ton erreur. » — « Non, mon père, je sais que dans deux heures je serai morte ; écoutez jusqu'au bout... vous ne savez pas tout... Il y a deux jours, j'ai porté à M^{lle} Violetta des mangues et un ananas de la part de M^{lle} Éva... j'ai mis du poison dans l'une des mangues que j'eus soin de placer en dessus, afin qu'elle la choisît tout de suite. »

« Zézette mit les fruits sur une table, mais M^{lle} Violetta n'accepta que trois mangues et l'ananas me forçant à emporter les autres pour moi. »

« — Oh ! misérable fille, s'écria l'abbé Bornave... et ce fruit... où est-il ? »

« — Hélas ! Dieu veillait sur l'innocence... continua la malheureuse fille dont la voix s'affaiblissait. Bien persuadée que M^{lle} Violetta avait conservé le fruit empoisonné, j'emportai la corbeille et les mangues restées au fond. J'attendis tout le jour non loin de la maison où je croyais avoir fait entrer la mort afin d'être avertie, au premier cri, que le poison avait accompli son œuvre. »

« Dégue dans mon attente cruelle je pensai que M^{lle} Violetta avait pu laisser tomber la mangue... un fruit à terre ne se ramasse point. Alors j'eus une idée horrible contre laquelle il me fut impossible de lutter, celle de vous tuer, Monsieur Gaston. J'avais manqué ma criminelle tentative sur celle que vous aimiez, il me fallait encore l'atteindre au cœur en perçant le vôtre. Et c'est pour accomplir ce forfait qu'hier soir, à la nuit, je vous ai

attendu et que je vous ai frappé. Et mon double crime a été inutile !... Le Dieu juste m'a cruellement punie ! En rentrant ici, mon forfait accompli, la fièvre me dévorait, j'avais soif... ma mère m'apporta une mangue dont je bus avidement le jus... Un quart d'heure après, j'étais la proie d'horribles douleurs... Mère ! mère ! où as-tu pris ce fruit ? demandai-je folle d'angoisse... »

« — Dans la corbeille que tu as rapportée hier. — Ah ! Ciel, je suis empoisonnée, hurlai-je avec rage ! Tout a été tenté pour me faire rejeter le poison, je suis perdue, mon cœur se ralentit ; je devais mourir ce matin, mais grâce au café j'ai pu vivre jusqu'à l'instant afin qu'il me fût permis de vous savoir sauvé, vous aussi... Vous deviez voir mourir la méchante Taillé. Pardon ! pardon, monsieur l'abbé... Pardonnez-moi de vous avoir aimé... j'étais folle ! mais j'avais dix-sept ans, monsieur Gaston ! j'étais gentille... et je vais mourir... Ah mon Dieu, pitié, pitié ! » Le prêtre fit rentrer la mère et lui demanda si le médecin était venu et la pria de le rappeler... il sauverait peut-être cette malheureuse enfant !

« — Inutile, Père, dit la Malabare flétrie, froide, brisée, mais calme devant cette mort horrible, le médecin n'y peut rien, lait, vomitifs, tout est inutile... le café seul a arrêté quelques heures l'effet du poison... C'était écrit... Dans une heure ma jolie Taillé sera dans le Nirvana... Mais saurais-je jamais qui l'a empoisonnée ?... dit la pauvre mère en sanglotant.

Ainsi, cette fille n'avait pas parlé. Le prêtre seul connaissait la coupable en même temps que la victime unique. Silencieux, il s'agenouilla près du lit de la petite Malabare qui prit sa main et la porta à ses lèvres, puis, se soulevant, la mourante retenant les plaintes que ses douleurs atroces devaient provoquer, mit ses petites lèvres décolorées près de l'oreille du jeune prêtre et murmura : « Vous me pardonnerez tous les deux, elle et vous, monsieur Gaston, vous lui direz que je regrette mes crimes... Vous ne m'oublierez jamais, vous ; quand vous vous appellerez la petite sauvage qui s'appelait Taillé, vous oublierez qu'elle a voulu vous tuer parce qu'elle vous aimait... la petite folle ! Dites-lui que vous penserez quelquefois à Taillé... elle ne regrettera pas de mourir ! »

« — Meurs en paix, ma fille, Dieu te pardonne... et moi aussi, lui dit-il bien bas... mais il faudra expier tes fautes... et tu les expieras... »

Et s'étant relevé l'abbé Bornave vit que la jeune Indienne ne bougeait plus. Son cœur avait cessé de battre... La mère poussa un cri terrible !

Gaston sortit en essuyant une larme.

Alors la porte s'ouvrit et le flot des Indiens pénétra dans la petite maison pour préparer l'ensevelissement et la cérémonie des morts.

Le lendemain soir, au soleil couchant, bien qu'elle se fût dite chrétienne, Taillé fut reprise par le prêtre bouddhiste et son corps léger et gracile d'où l'âme ignorante s'était envolée, fut porté comme une momie à la pagode

indoue au milieu des danses, et au bruit des chants gutturaux des Malabars vêtus de leurs plus jolis costumes aux couleurs voyantes, au son des tamtams et des trompes, dans la fumée de l'encens.

Pendant ce temps Violetta, et son ami l'abbé Bornave, témoins de la cérémonie qui défila devant la charmante villa, s'agenouillaient et priaient pour le repos de cette petite âme encore sauvage et inconsciente qu'un seul sentiment pardonnable, l'amour, avait conduite jusqu'au crime.

LÉOPOLD DAUVIL.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE.

Les Pionniers du Spiritisme en France.

Ouvrage publié par souscription.

« Le moment ne serait-il pas venu » (dit Ed. Grimard dans la magistrale étude qu'il a écrite pour le livre dont nous allons parler) « de chercher à établir le bilan de notre situation intellectuelle, morale, spirituelle surtout? Nous sommes arrivés à l'un de ces tournants de l'histoire humaine, où se multiplient les problèmes, où s'entrechoquent les opinions, où se crée un milieu de nature complexe et confuse et d'où il importe, cependant, que surgisse, sinon la vérité absolue, du moins telle idée synthétique et directrice capable d'indiquer aux pèlerins terrestres, si prompts à s'égarer dans leur marche, une rationnelle et normale orientation... »

C'est pour essayer de répondre à ce besoin que nous présentons aujourd'hui au public :

Les Pionniers du Spiritisme en France.

Documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques,
recueillis par J. MALGRAS.

Cet ouvrage comprend deux parties :

1^o) *La Page des Aînés*, suivant l'expression de Camille Chaigneau, où sont représentés, par des extraits de leurs œuvres relatives au spiritisme ou inspirées par lui, tous les grands hommes de la seconde moitié du XIX^e siècle, tels que Honoré de Balzac, M^m de Girardin, Jean Reynaud, Boucher de Perthes, Allan Kardec, Alexandre Dumas père, Th. Gauthier, Jacques Babinet, J. Michelet, George Sand, Victor Hugo, J.-B. André Godin, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Figuié, Ch. Fauvety, Eug. Nus, Aug. Vacquerie, Ch. Lomon, Sadi Carnot, etc., etc...

2^o) *Les Contemporains* (et c'est la partie la plus importante de l'ouvrage)

qui ont bien voulu exposer dans des études, pour la plupart inédites, leur opinion sur le spiritisme et la science psychique.

Parmi ceux-là viennent se ranger, outre les Victorien Sardou, Flammariion, professeur Richet, colonel de Rochas et autres, nombre de personnalités marquantes appartenant toutes au monde des intellectuels : des membres de la Presse littéraire ou de la Presse spirite, des écrivains connus, des poètes, des conférenciers, des artistes, des savants, des médecins, de hauts fonctionnaires et professeurs de l'Université, des officiers supérieurs de l'armée, d'anciens parlementaires, des gens du monde, etc., etc.

Le spiritisme n'a guère plus d'un demi-siècle d'existence, et déjà son histoire est considérable. Peu de spirites — nous parlons des nouveaux — la connaissent. Mais où trouver cette histoire ? Quel en est l'historien ?

Nous croyons que l'ouvrage, si consciencieusement préparé par M. Malgras, sans avoir la prétention d'être cette histoire, sera du moins la première pierre de l'édifice qui sera élevé un jour à la gloire de notre antique doctrine, passagèrement éteinte pendant de longs siècles et qui vient si merveilleusement de ressusciter et de se rajeunir au souffle des temps nouveaux.

Une grande lacune sera en partie comblée, au moins en ce qui concerne la France, berceau du fondateur du spiritisme. Les autres nations nos sœurs nous imiteront, nous n'en doutons pas.

Que les spirites français donnent donc le premier élan. Qu'ils considèrent que les *Pionniers du spiritisme* ne sont pas l'œuvre particulière d'un écrivain spirite, mais que c'est l'œuvre de tous les spirites puisque c'est celle de leurs principaux porte-paroles.

Quant à ceux qui ignorent encore presque tout de la science psychique, ils trouveront dans ce livre des exposés clairs et précis des principes les plus importants sur lesquels elle est établie et ils y verront que cette science, si décriée de la masse ignorante et pour laquelle la science officielle a jusqu'ici affiché tant de dédains, est pourtant l'étude de prédilection de tout ce qui constitue, en France (comme à l'étranger, d'ailleurs), la Haute Intellectualité.

C'est là un point dont s'est très judicieusement rendu compte M. P. Leymarie; et c'est pourquoi il vient avec confiance proposer une souscription pour la publication, à fin octobre, de cet intéressant ouvrage qui sera offert aux trois cents premiers souscripteurs au prix de six francs. Au-delà de ce chiffre l'ouvrage sera vendu huit francs en un fort volume de luxe, in-8° raisin, d'environ 600 pages (gravures comprises), orné de nombreuses photographies hors texte.

Ames Slaves

Par TOLA DORIAN

Tola Dorian vient de publier un nouvel ouvrage. Je viens de le lire, et, de cette lecture, je sors comme d'un rêve vécu. En fermant ce livre, j'ai eu comme la sensation d'un brutal réveil, d'un vide qui m'entoura subitement, et douloureusement, d'un idéal où je m'étais plongé comme dans une réalité et qui s'en fut et s'effaça peu à peu... trop vite !

Je n'ai jamais goûté de prose plus poétique. La plume féerique de Tola Dorian est à la fois un pinceau de maître, prestigieux évocateur de scènes d'une vie intense et le stylet d'un graveur subtil doué d'une finesse magique. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'aller en Russie pour étudier l'âme slave après avoir lu ce recueil exquis.

« L'âme slave est l'âme femme du monde comme l'eau en est l'élément féminin : fantasque, fluide, féline, pleine de folie assoupie, fuyante ; effleurant sans blesser, dévorant sans meurtrir, passionnée, patiente ; teinte de lie, de boue ou de sang, jamais souillée ; se purifiant par elle-même ; chantant, hurlant, tournant au plus léger souffle qui soulève son sein ; morne, muette, indifférente, inaltérable dans ses profondeurs. »

Ce livre est à la fois réaliste et idéaliste. Il est aussi prophétique. L'âme slave qui a longtemps souffert, patiente, s'éveille passionnée, vers la vie. Les tableaux du passé, magistralement brossés par Tola Dorian, font prévoir l'avenir proche, très proche, qui verra la régénération de notre monde. Prêtez l'oreille aux sourdes rumeurs qui viennent de l'Oural et les faits relatés et médités dans ce chef-d'œuvre vous apparattront comme l'agrandissement photographique des événements contemporains, photographie merveilleuse où les couleurs les plus précises et les plus chatoyantes analysent et fixent l'âme multiple de ce grand peuple : la Sainte Russie. C'est avec une émotion quasi-religieuse que je vais relire *Ames Slaves*.

PAUL HEIDET.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.